

LÉON DEUBEL

—

Régner

— POÈMES —

PRÉFACE PAR LOUIS PERGAUD

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR



PAR
MERCURE D

XXVI, RUE DE CONDÉ, 1877

U d'of OTTAWA



39003003075123

19-2-70

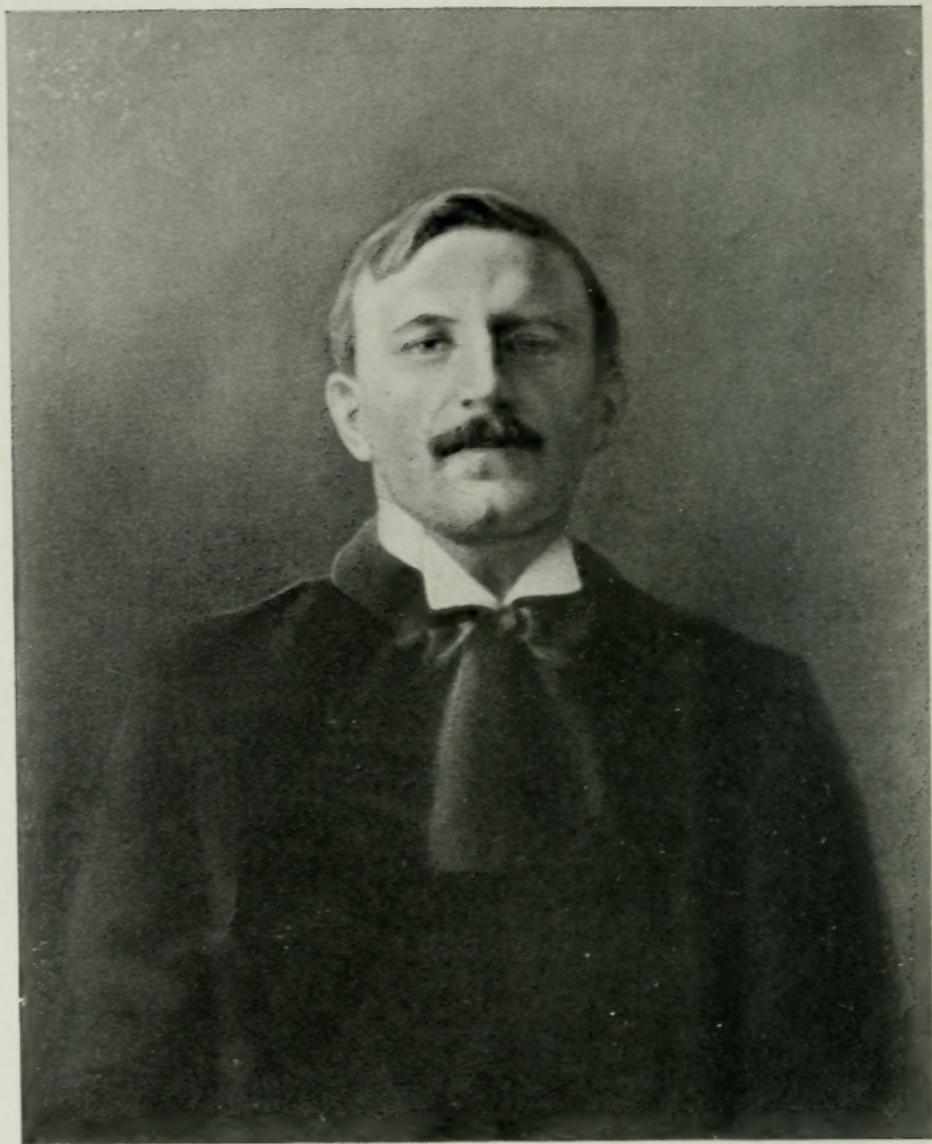
RECEIVED



RÉGNER



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



LÉON DEUBEL

Régner

— POÈMES —

PRÉFACE PAR LOUIS PERGAUD

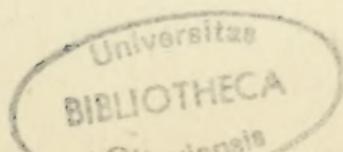
AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

M CM XIII



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Cinquante-un exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder
numérotés*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

! 245

PQ

2607

E86R4

1913

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

PRÉFACE

PRÉFACE

La vie de Léon Deubel offre le spectacle d'une fortune ou plutôt d'une infortune tellement diverse qu'il est impossible, en ces quelques pages, d'en exposer en détail toutes les phases.

Au demeurant, notre but en consignait ces quelques épisodes, toujours émouvants, souvent douloureux qu'il nous conta lui-même de cet accent ironique et fatal que seuls lui connurent les intimes, notre but, disons-nous, avant que ne se soient trop propagés des récits plus ou moins légendaires de sa vie et de sa mort, est surtout de fixer, pour ceux que son œuvre intéressera, divers jalons qui permettront un jour à quelque disciple fervent, avec le recul du passé et une documentation suffisante, de reconstituer la trame de ses jours dans leur douloureuse et dramatique étrangeté.

Le 22 Mars 1879, par un « décret, sans doute,

des puissances suprêmes » naissait à Belfort l'enfant qui devait être le poète Léon Deubel.

A son ami Eugène Chatot qui recevait régulièrement, au fur et à mesure de leur éclosion, toutes ses œuvres manuscrites, il a fait lui-même le récit de sa naissance dans une lettre dont nous extrayons le passage suivant :

Arbois, 23 mars 1898.

Mon cher Chatot,

J'ai eu dix-neuf ans hier et mon anniversaire a été quelconque, oh absolument. Ç'a été exactement comme ma naissance.

Après une alerte terrible, au moment précis où mon père n'y pensait plus, distrait par les exigences des clients qui voulaient faire renouveler leurs chopes et menaient grand bruit, un vagissement se fit entendre suivi de plusieurs exclamations joyeuses. J'étais né. Il était exactement 9 heures 56 du soir à la pendule et 22 mars 1879 au calendrier.

Il n'y eut pas de volées de cloches à mon apparition, ni d'étoile pour guider les pas des visiteurs, ni de gousse d'ail et de doigt de vin apprêtés pour me frotter les lèvres et me faire boire un coup. Mais mon grand-père Mayer qui avait laissé son bras gauche au siège, où il s'était du reste distingué autant que

« mon oncle Tobie », me prit dans celui qui lui restait et me soupesa avec son bon rire de colosse :

— On en fera un fameux ferblantier, déclara-t-il.

— Ou un fameux aubergiste, répliqua grand-père Deubel qui n'avait rien laissé, lui, pas même, derrière la porte, sa mauvaise habitude d'ébranler les vitres en causant.

Et ce fut là mon horoscope et leur souhait de bienvenue.

Certes, nul plus que lui ne fut, dès son berceau, l'instrument maudit des méchancetés divines et, comme Baudelaire, ce fut sous la tutelle invisible d'un ange que

L'enfant déshérité s'enivra de soleil.

Né d'une union malheureuse qu'allait rompre une imminente et brusque séparation, le bébé, recueilli dès ses premiers vagissements par sa grand'mère maternelle, poussa et grandit comme il put et comme il voulut, au hasard des jours, au petit bonheur des événements.

Les grand'mamans cependant ont des tendresses particulières et le petit garçon, avide de caresses, s'est toujours souvenu, avec une émotion profonde, de la chère aïeule aux bandeaux graves qui le dorlota exquisement aux heures calmes

de sa prime enfance. De ses auteurs, aucune nouvelle, du moins aucune qui lui fût transmise.

Un jour, jour quelconque et que rien pour lui ne fixait de façon précise dans son souvenir, il vit arriver à la maison une femme maigre et pâle et qui aussitôt s'alita. Des médecins, accourus à l'appel de la famille, la soignèrent immédiatement et le petit fut laissé seul et désemparé, inquiet de ces allées et venues de gens graves et du mystère de cette chambre close.

Que se passait-il à la maison ? Deux jours après il le sut. On l'appela et on lui dit :

— Viens embrasser ta maman ; c'est elle qui vient de mourir !

C'est le seul souvenir que le poète nous ait dit avoir conservé de sa mère.

A la suite de ce décès, l'existence de l'enfant devait se compliquer. Le père qui, pour ne point provoquer d'inutile esclandre, avait jusque-là abandonné à sa belle-mère la garde de son fils, résolut de le réclamer, d'autant qu'une vieille rivalité dressait l'une contre l'autre les deux familles. L'oncle et parrain du jeune bambin avait décidé de prendre à sa charge les soins et les frais de l'éducation de son filleul. Mais la grand'mère qui s'était fortement attachée à son

petit-fils ne l'entendait pas ainsi et il fallut la présence d'un commissaire de police, légalement requis, pour obtenir une capitulation. Découvert derrière une barricade de matelas et de meubles, l'enfant passa, par application de la loi, de chez sa mère-grand chez son oncle. Ces mises en scène dramatiques n'étaient point sans frapper vivement, jusqu'à l'hallucination parfois, l'imagination ardente et la sensibilité aiguë du garçonnet de sept à huit ans qu'il était alors.

Aux tantes du petit fut commis le soin de l'élever. Il semble bien qu'elles aient été fort au-dessous de la mission délicate et noble qui leur était dévolue par le destin.

Si nous avons gardé bon souvenir de ce que nous raconta le poète, leur tendresse, pour être sincère, n'en était pas moins rude et « Plein de Soupe », c'était le sobriquet rabelaisien de ses dix ans, reçut moult corrections dont la vigueur ne fut pas toujours dosée en raison directe des motifs plus ou moins futiles qui les avaient provoquées. Le poète en herbe trouvait d'ailleurs dans ces fessées de femmes une certaine jouissance et comme une volupté amère et douce ; il éprouvait même, malgré sa peur de l'ombre et son horreur de la nuit, un véritable bonheur à être

enfermé dans le cabinet noir où étaient suspendues les robes de ses tantes. Enfoui dans les plis profonds des jupes et les ouvertures des corsages d'où s'exhalaient des parfums suaves et atténués mêlés à de discrètes odeurs de femme, il vivait alors des heures intenses de rêve et se gardait bien, lorsqu'on le délivrait, de laisser rien paraître de la joie qu'il venait de goûter à être puni de la sorte.

Mais vint l'époque du certificat d'études. Rebelle déjà aux beautés de la mathématique, l'écolier indiscipliné et médiocre qu'il était ne voyait point, sans une froide terreur, approcher l'échéance de ce terrible examen, d'autant qu'on lui avait promis, s'il n'était point parmi les élus, une de ces raclées familiales dont il garderait souvenance.

Hélas ! ce qui doit arriver arrive et ni précautions ni peur n'y remédient. Saint-Antoine de Padoue, à qu'il avait promis (il était alors élève des frères) je ne sais quel cierge, ne jugea sans doute point utile d'exaucer le vœu d'un client si peu solvable.

Tout ce que le candidat comprit à son problème, c'est qu'une femme allait au marché avec

des œufs, qu'elle en cassait en route quelques-uns et qu'à la suite de ce fâcheux accident, elle ne pouvait plus acheter toute la toile qui lui était nécessaire pour confectionner des chemises à ses enfants. Le bon petit cœur qu'il était plaignit sincèrement les gosses et la femme qui allait rentrer au logis, comme Perrette, en grand danger d'être battue.

Il s'interrogeait encore sur les causes qui avaient pu provoquer ce malheur domestique quand sonna l'heure de rendre sa feuille. Elle était vierge et, vers deux heures de l'après-midi, la liste affichée des aspirants reçus lui apprenait qu'il n'était pas admissible aux épreuves orales.

Sa situation lui apparut alors dans toute son horreur. Qu'allait-il dire à la maison ? Qu'est-ce qu'on allait lui faire lorsqu'on apprendrait son échec ? Il se vit traqué comme un criminel d'Etat et croyant que tout était perdu pour lui, que c'en était fini, il résolut de fuir à tout prix, n'importe où.

La première route venue guida ses pas et il marcha, il marcha jusqu'à l'heure où, épuisé de fatigue et mourant de faim, il tomba dans le fossé du chemin où il s'endormit profondément. Ce fut là que, le lendemain, les gendarmes lancés à

ses troussees le retrouvèrent minable et transi. Il fit sa rentrée à Belfort, comme un voleur, entre les deux Pandores et fut ramené au logis où déjà l'on se désolait.

Contrairement à son attente, il ne fut point grondé, mais l'oncle le prit à part et l'interrogea.

Très occupé par les soins de l'importante maison de commerce qu'il dirigeait, n'ayant pas le temps de s'occuper lui-même de son filleul, il soupçonna que l'enfant, pour agir ainsi, ne devait point se trouver dans un milieu normal et chercha immédiatement une combinaison qui permît de remédier à cet état de choses.

Le collège lui parut être ce qu'il y avait de mieux : il proposa Baume-les-Dames, alors fort réputé dans la région, et il fut décidé qu'à la rentrée d'Octobre le jeune Léon y commencerait ses études.

De onze à dix-sept ans, sauf à l'époque des grandes vacances, et encore arriva-t-il qu'il passa là quelques étés solitaires, le potache vécut donc la vie d'interne dans cette délicieuse petite ville franc-comtoise.

De son séjour à Baume-les-Dames, le poète a conservé un souvenir inaltérable, éternellement jeune et frais.

Si vivre est bon, que vivre libre est doux !
Ainsi je vis en regardant le Doubs
Mettre son anse à l'urne des saisons !

Cette Franche-Comté riche et nombreuse, cette vallée aux lignes majestueuses et souples, le changeaient des horizons rudes et barbares de sa ville natale, pleine du tumulte des canons qui roulent, des caissons cahotés et où résonnent, à chaque heure du jour et de la nuit, les pas lourds et cadencés des fantassins en marche.

Il devait rencontrer à Baume des camarades dévoués dont l'un devint même un ami sûr avec qui il garda toute sa vie des relations fraternelles et à qui il fit encore, la veille de sa mort, une suprême visite d'adieu, Eugène Chatot. C'est par Chatot, qui fut également notre camarade et notre ami d'enfance, que nous avons connu Deubel en 1900; c'est lui qui, par les nombreuses lettres et les documents de toutes sortes qu'il tint de l'amitié du poète, nous a aidé à fixer sur un certain nombre de points des souvenirs quelquefois imprécis.

Dans ce milieu de potaches recrutés un peu partout, au petit bonheur des trouvailles de M. le Principal, Deubel acquit vite par ses manières, ses habitudes, un je ne sais quoi de farouche et

de grand qui en imposait, une autorité réelle et incontestée.

Il restait des jours et même des semaines sans adresser la parole à ses camarades; dans le préau, il s'était réservé comme une sorte d'allée artificielle sur laquelle personne n'empiétait et, quand il y rêvait, nul, sauf Chatot, n'était autorisé à aller troubler sa songerie.

Deubel n'était pas toujours cet individu sauvage et insociable que nous venons de silhouetter; d'ailleurs, dans ce bon vieux « bahut » provincial, les élèves jouissaient d'une liberté relative. Chacun, à son tour, avait le droit, masqué par les dos des camarades, d'aller griller une cigarette, accroupi devant la tôle relevée de la cheminée par où s'engouffrait la fumée qui eût pu trahir le délinquant. On chipait des fruits au jardin et les grands, certains grands, serraient même de fort près des lingères peu farouches. Deubel brûla quelque temps pour l'une d'elles d'une flamme dont nous ne saurions garantir la pureté; il écrivit même en son honneur un rondeau qui, s'il n'est pas ce qu'il a fait de mieux au point de vue poétique, témoigne déjà de dons réels et d'une véhémence présageant un tempérament. Ce fut lui aussi qui conduisit un jour à l'assaut

de la « dépense » où dormaient jambons, saucisses et autres inaccessibles victuailles, une bande affamée de collégiens qui se révoltaient contre un ordinaire de haricots et de lentilles. Ce fut un beau pillage qui se fit aux cris aigus de : « A manger ! à manger ! du pain ! du pain ! »

La publication dans un hebdomadaire local, mort depuis, *l'Avenir de Baume*, de quelques stances sur le printemps, n'avait pas été non plus sans conférer, aux yeux des condisciples, un lustre extraordinaire au poète imprimé. Le directeur du journal en question avait bien, en censeur sévère, présenté quelques objections et critiques, notamment au sujet des rimes qu'il trouvait pauvres; à quoi Deubel, qui ne manquait ni d'à-propos, ni d'esprit, avait, en souriant et avec bonhomie, répondu qu'il n'avait pas encore les moyens de s'offrir des rimes riches.

Au demeurant, parmi les nombreux professeurs qui se succédèrent à Baume-les-Dames, si l'on en excepte deux : MM. Pierre et Schloesing, aucun ne soupçonna, en cet élève médiocre, l'admirable poète qu'il devait être un jour.

Il ne mordait toujours point aux mathématiques ; les sciences le rebutaient ; seuls, le français et l'anglais avaient pour lui des charmes.

Cela n'empêcha point l'élève Deubel de passer, brillamment serait peut-être excessif, mettons dignement son baccalauréat, malgré la vieille tradition, scrupuleusement observée, qui obligeait les collégiens candidats au parchemin universitaire à s'évader de la surveillance de leur gardien pour passer dans les mauvais lieux de la capitale comtoise la nuit vigile de leur examen.

Jusqu'à dix-huit ans, Deubel resta au Collège. Quand il en sortit, son oncle lui offrit, dans son épicerie, un emploi qui fut fort irrévérencieusement refusé. Porter des caisses de chicorée ou vendre de la mélasse, même en gros, ne convenait point à un nourrisson des Muses, et Léon Deubel demanda et obtint un poste de répétiteur. C'était pourtant la fortune qu'il venait de refuser, la proposition de son oncle ne tendant rien moins qu'à lui laisser en toute propriété une maison de commerce en pleine prospérité.

Il fut nommé à Pontarlier. C'est une ville âpre et rude, empuantie par les vapeurs d'absinthe et d'anis, où s'agite une populace d'alcooliques et de dégénérés.

Le poète, pas plus que nous, n'a gardé bon souvenir de son passage là-bas. Mais Arbois, où il exerça ensuite ses fonctions, lui fut un souverain

refuge. Au creux de la plus adorable vallée qui soit au monde, ceinturée de coteaux verdoyants et de vignobles renommés, se berce la petite ville aux toits roses où vit une population hospitalière et bonne de cultivateurs et de vigneron.

Le poète y vécut des jours heureux de travail, de joie et d'amour. Le collège, presque vide, n'exigeait qu'un service très peu absorbant. Les jours ou les veilles de rentrée, on voyait arriver, sur une voiture à planches, quelque brave bougre de paysan avec son gosse et deux cochons ; les deux derniers étaient destinés à payer la pension du premier et ces mœurs pastorales avaient un charme rude et sain. Deubel avait pour collègue un jeune homme d'une admirable intelligence, véritable polygotte, J.-B. Carlin, qui lui apprit, dit-il, à distinguer une phrase d'une idée et lui vint souvent en aide plus tard, aux heures douloureuses.

Ce fut là aussi que, par une femme, le poète connut l'amour avec ses joies et ses douleurs. Il ne nous est pas permis de révéler ici le nom de celle pour qui fut écrite « La Chanson du Pauvre Gaspard » et tout dernièrement encore le magnifique sonnet « Au loin » :

Minuit ! Le pas des mots s'éloigne au fond des livres...

Le jeune répétiteur avait d'abord éprouvé pour la sœur de l'élue un sentiment assez vif, mais après quelques mois d'absence, quand il la revit, nantie du brevet supérieur et toute gonflée de sa sottise vanité d'institutrice, elle lui déplut franchement et il donna tout son cœur à l'autre. Elle n'était ni instruite, ni intelligente, mais belle d'une sorte d'animalité féline et femme selon la définition de Schopenhauer : animal à cheveux longs et à idées courtes.

Au reste, malgré son cœur simple, cette naïve enfant ne bornait pas ses amours à ce seul soupirant :

Oui, je vous aime, me dit-elle :
Elle aimait même mon voisin !

La jalousie fit cruellement souffrir l'amoureux et, pour échapper à la hantise de sa passion, le poète, déjà attiré par le Nord et le mystère des brumes, « requit » alors pour son cœur

L'âpreté des septentrions.

Il fut nommé à Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais).

La vie au Collège de Saint-Pol différait sensiblement de celle d'Arbois. Ici, plus de repos, plus de loisirs, plus de potaches paisibles, mais une

étude très chargée. Quand il fit son entrée dans la classe qu'il devait surveiller, une quarantaine de jeunes gens de seize à vingt ans regardèrent avec un étonnement ému ce malheureux jeune homme, à peine moustachu et qui avait l'air d'un Christ lamentable et vanné. Quelques-uns des grands, les meneurs, le prirent sous leur protection et s'opposèrent avec énergie à ce qu'on le chahutât. D'ailleurs, Deubel jamais ne punissait. En étude, nous racontaient Paul Vimereu et Paul Cornuel qui furent ses élèves et ses amis, quand il voyait un de nos camarades s'agiter trop bruyamment et menacer de troubler l'ordre, il descendait de son estrade, venait se placer à côté du trublion et le regardait sans rien dire. Et il restait là jusqu'à ce que l'autre se tût. Tous l'aimaient, particulièrement les fumeurs envers qui il professait l'indulgence grande du grilleur de cigarettes invétéré qu'il resta jusqu'à ses derniers jours.

Lorsque l'étude tirait à sa fin, les cinq ou six fumeurs de la classe lui montraient en silence leurs pipes. Il comprenait, faisait de la tête un signe de consentement et, ravis, les jeunes pipeurs filaient par les couloirs et dans les cours obscures aspirer avec délices la fumée bleue des tabacs

anglais. La plupart achetèrent, lorsqu'elle parut, *la Chanson Balbutiante* qu'ils ont conservée religieusement.

A ce moment-là, Deubel, qui venait de publier son premier volume de vers, avait déjà collaboré à diverses publications régionales de tendances révolutionnaires.

Le *Soufflacul* (1) de Saint-Claude et le *Jura Socialiste* avaient inséré de lui, sous divers pseudonymes, des articles, des pamphlets et des lettres d'apologie dans lesquelles se révélait un ironiste savoureux. Deubel ne perdit jamais cette qualité. Elle s'affirme dans un petit roman *Histoire de Limpide* que publia une jeune revue jurassienne et socialiste, *la Vie Meilleure*, dont le bon imprimeur A. Jacquin, de Poligny, faisait les frais et qu'alimentaient les proses et les poèmes de quelques jeunes gens pleins d'enthousiasme et de

(1) Le nom de « Soufflacul » s'explique par une vieille coutume locale. Au moment du carnaval, les moines de l'abbaye de St-Claude qui exista jusqu'à la Révolution faisaient le tour de leur monastère, revêtus d'habits sacerdotaux et armés de soufflets pour chasser les démons. La malignité publique leur donna ce surnom rabelaisien. La tradition se perpétue. Tous les ans, pendant le carnaval, il y a procession et bal de soufflaculs. Le déguisement consiste en une chemise blanche ou parfois rouge sur les vêtements. Ces réjouissances revêtent généralement un caractère anticlérical et comportent une manifestation à la statue de Voltaire.

foi qui l'avaient fondée : Léon Vannoz, Léon Deubel, Eugène Chatot, Louis Chicon, Georges Guy-Grand, etc.

Noble temps, noble jeunesse qui pouvait se tromper, sans doute, mais ne songeait point, comme celle d'aujourd'hui, à nocer ou à faire des sports, s'attaquait fiévreusement aux grands problèmes sociaux, travaillait jour et nuit et dévouait à des causes généreuses et désintéressées la plus grande partie de son temps et le plus clair de ses ressources.

La plupart de ceux-ci ont été pris par la vie ; Deubel, lui, a été pris par la mort.

Ce fut également dans *la Vie Meilleure* qu'il publia des poèmes en prose d'un charme particulier où l'ironie se mêle à la tendresse, requérant la larme à l'œil qui refuse de couler et s'évapore dans un sourire.

Avant Mirbeau il avait déjà fait dire à Paul Bourget, dans les *Opinions de mes notoires contemporains sur Limpide*, cette phrase lapidaire :

Impossible de continuer la lecture du livre d'un monsieur qui ne peut consacrer que deux pages à l'état d'âme d'un jeune homme, giflé par celle qu'il

désire, d'autant que ce jeune homme n'a même pas cinquante mille francs de rente (18 septembre 1899).

Si nous rappelons ici ces œuvres et ces faits, c'est surtout pour montrer qu'à cette heure de bouillonnement cérébral, lorsque plusieurs chemins s'offraient à ses pas, alors qu'il eût pu s'orienter vers le roman, devenir un polémiste ou un critique remarquable, se tailler dans l'un ou l'autre de ces genres littéraires une place enviable et sans doute assez rémunératrice, il préféra opter pour la poésie, à laquelle il se consacra tout entier.

Au collège, son attitude ne lui avait pas attiré l'estime de son principal, si elle lui avait concilié l'affection de ses élèves. *L'Histoire de Limpide* qu'il avait communiquée à quelques-uns, lui valut des ennuis. Les rapports devinrent très tendus et épineux entre le répétiteur et le patron, et Deubel, livré aux fantaisies désordonnées de son imagination, se figura que l'autre élaborait dans l'ombre une noire combinaison dont le résultat serait de le faire chasser honteusement de l'Université.

Ayant demandé un congé pour venir à Paris passer le conseil de révision, il se rendit à Boulogne-sur-Mer et, de là, envoya au recteur une

lettre dans laquelle il annonçait sa ferme résolution de ne pas rentrer à Saint-Pol et se mettait à la disposition de son chef pour tel poste qu'il voudrait bien lui confier.

Ce fut sa révocation qui vint et, comme il n'avait pu se défendre, le proviseur, lâchement, le chargea autant qu'il put, l'accusant des pires infamies, tellement que quand Charles Dumont, alors député, alla faire des démarches pour obtenir sa réintégration, il lui fut répondu que c'était chose absolument impossible (1).

Réfugié à Boulogne chez les parents d'un collègue pauvre, Yzermann, braves gens qui firent tout leur possible pour l'aider, il les quitta bientôt pour ne point rester à leur charge et prit dans la même ville une chambre où Armand Dehorne vint chaque soir le rejoindre, lui apportant dans un morceau de papier une partie de la portion qu'il avait prélevée sur son propre repas. Ensemble ils lurent Laforgue et passèrent quelques jours d'enthousiasme sombre que Deubel a rappelés dans la dédicace de *Vers la Vie*.

Mais que faire à Boulogne et que devenir ?

1) M. Leune, actuellement sous-directeur de l'Enseignement primaire de la Seine et qui était alors inspecteur d'Académie à Arras, aurait largement contribué à la révocation de Deubel.

Avec l'argent que lui procura par cotisations Eugène Chatot, Deubel arriva à Paris le 1^{er} Mars 1900 au soir et vint occuper, 52 bis, rue des Vinaigriers, hôtel de la Victoire, un taudis à cinq francs par semaine.

Ce fut là que Louis Chicon, alors élève de rhétorique à Louis-le-Grand, prévenu par Chatot, vint le trouver un après-midi, morne, hébété, fiévreux, n'ayant pas mangé depuis quarante-huit heures, couché sur son lit et attendant...

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'attends !... répondit Deubel à la question de son ami. Oui, j'attends depuis deux jours. Quelqu'un devait venir, je le sentais. Ce quelqu'un, c'est toi. Mais si tu n'étais pas arrivé, un autre serait venu.

Fatalisme que l'on retrouve souvent chez Deubel. Il croyait au Destin, à la prédestination, à la chance.

— J'expie dans la misère présente quelque royauté antérieure, disait-il, et cette idée revient aussi assez souvent dans ses vers.

Ses amis se souviennent tous de l'avoir entendu affirmer, en leur montrant certaine ligne de sa main gauche :

— Vous voyez ce signe : eh bien ! il indique

que je dois mourir entre trente-quatre et trente-cinq ans. Fatale prédiction qui s'est réalisée. Et pourtant, à l'heure lointaine où il la faisait, l'idée de suicide ne s'était certainement pas encore imposée à son esprit.

De même, et nous ne pouvons rappeler sans un profond serrement de cœur, après la navrante aventure de Juin dernier, cette coïncidence bizarre, il avait été longtemps un habitué de la Morgue. Les cadavres étalés sur les dalles l'attiraient et, au temps où elle était encore ouverte au public, il ne passait guère de jours sans venir y contempler la mort face à face.

Il nous rappelait cette manie étrange en Août 1907, alors que nous passions, pour nous rendre chez Ch. Callet, devant le sinistre monument qui fut son dernier domicile et où nous devions venir ensemble le reconnaître avec Marcel Martinet et Vincent Muselli.

L'été de 1900 fut l'époque de sa grande misère. Malgré les subsides forcément maigres que lui fournissaient, en se cotisant, les rhétoriciens de Louis-le-Grand émus au récit de Chicon, il connut des jours sans pain. Il alla plus loin encore et, de la chambre non payée, il dut partir un soir sans rien dire et descendre à l'aventure,

dans les rues. Le hasard de son errance l'amena à la gare de Lyon.

Ici se place dans la vie de Léon Deubel une rencontre étrange.

Sur le banc où il était venu échouer se trouvait un homme, comme lui pauvre et comme lui misérable et qui semblait attendre également.

Les misères s'attirent et certaines sympathies sont irrésistibles ; ils lièrent conversation :

— Vous attendez le train, Monsieur !

— Mais oui, Monsieur; vous aussi, sans doute ?

— En effet, mais mon train ne part qu'après minuit.

— C'est long à tuer, les heures !

L'inconnu tira alors de sa poche quelques maigres mégots qu'il se disposa à réunir pour en confectionner une cigarette. C'était un aveu de misère.

— Tenez, fit Deubel, en lui tendant dans un cornet de papier un reste de tabac frais.

— Merci, fit l'homme.

Un silence plana ; ils fumaient et se regardaient comme s'ils eussent voulu s'avouer quelque chose de plus de leur vie. Une pudeur réciproque, une crainte mutuelle de se froisser les retenaient, scellant leurs lèvres.

Enfin l'inconnu fit un grand effort et parla :

— Sans domicile, hein ! comme moi ?

— Oui !

— C'est la première nuit, sans doute ; moi, c'est la quinzième !

— C'est la première, en effet.

— Ne craignez rien, je commence à m'y connaître et je vous dirai comment il faut s'y prendre.

Je suis un insoumis belge ; je faisais du théâtre ; j'ai laissé à Anvers ma femme et mon gosse qui m'attendent et sont comme moi sans le sou. Je me nomme Gueubel !

— Et moi, reprit le poète, je suis un pion révoqué et, voyez quelle coïncidence bizarre, mon nom est Deubel.

Quinze jours durant, les deux parias vécurent fraternellement. Gueubel indiqua à son compagnon d'infortune les endroits calmes où l'on peut dormir de jour sans crainte d'être réveillé brutalement par les agents ; il lui apprit qu'à partir d'une certaine heure de la nuit il faut marcher sans trêve pour ne point être arrêté ; il lui enseigna les maisons où l'on distribue des soupes, les casernes où l'on donne du pain ; il lui fit connaître les congrégations charitables, oh combien !

où, pour avoir droit à un frugal petit déjeuner, il faut entendre la messe d'abord et communier ensuite.

Au cours de leurs errances nocturnes, dont une au moins doit rester célèbre, puisque ce fut à trois heures du matin, sur un banc solitaire de la Place du Carrousel, que Deubel écrivit un des plus beaux poèmes du *Chant des Routes* :

Seigneur, je suis sans pain, sans rêve et sans demeure...

les deux amis s'étaient fait des confidences.

Au même moment, le parrain se souvenait de son filleul. De nouveau il lui offrit une place dans sa maison, mais cette abdication eût été trop douloureuse au cœur orgueilleux du poète qui reçut de Belfort un secours de cent francs avec l'assurance que sa chambre lui serait payée jusqu'à son départ au régiment.

Le même jour ou le lendemain, l'amnistic votée par la Chambre belge permettait au camarade exilé de reprendre la route d'Anvers et de rejoindre sa famille. Deubel, à tout prix, voulait partager avec son ami les cent francs reçus, mais l'autre non moins opiniâtrement s'y opposa, n'acceptant des deniers du pauvre qui allait rester aux prises avec la vie qu'une somme de

quinze francs avec laquelle il se proposait de faire à pied la longue étape de Paris à Anvers.

Les larmes aux yeux, Deubel et Gueubel se séparèrent et depuis ils ne se sont jamais revus et plus jamais ils n'entendirent parler l'un de l'autre.

Jusqu'à son départ pour la caserne, tant bien que mal et plutôt mal que bien, Deubel vécut. Il pilota un Anglais pendant l'Exposition, reçut quelques subsides de ses amis, exerça divers métiers bizarres au nombre desquels celui de distributeur de prospectus au coin de l'Avenue de l'Opéra et de figurant dans je ne sais quel théâtre, d'où il fut d'ailleurs honteusement expulsé dès le second soir avec un coup de pied au derrière pour n'avoir pas marché au pas en traversant la scène.

Il fit ses trois ans à Nancy. Ce fut au cours de sa première année de service militaire qu'il hérita miraculeusement (car il ne pensait guère alors qu'une telle aubaine pouvait être son lot) d'une douzaine de mille francs lui revenant, à la mort de sa grand'mère, de l'héritage maternel.

Cet héritage lui permit, sans trop de souffrances, d'attendre sa libération. A cet assoiffé de liberté, à cet incurable rêveur, la pénible vie de

caserne dans une garnison frontière ne souriait qu'à demi. Il se fit rayer du peloton et parvint tout juste à conquérir les galons de soldat de première classe ; il ne s'en montrait d'ailleurs pas autrement fier et ce fut avec un véritable soulagement qu'il dit adieu au régiment et à Nancy en Septembre 1903 pour filer vers l'Italie.

Deux mois durant, à Venise, Florence, Fiesole, Pise, Deubel coula des jours heureux. L'hiver le ramena en Franche-Comté où il vint habiter avec nous à Durnes. C'était alors un camarade et un ami charmant, un convive plein d'entrain et de bonne humeur. Sa gaîté débordait jusqu'à la mystification. Il joua à un journal local un tour... pendable en annonçant anonymement sa propre pendaison qu'il démentit ensuite fort gravement, avec une grande dignité, en homme que ces petites choses ne peuvent toucher. Ce fut aussi à ce moment-là qu'il mystifia sans le vouloir ce bon Marcel Schwob en publiant dans *Le Flambeau*, de Besançon, sur *François Villon à Salins*, un article de reconstitution historique qui prit littéralement à la glu l'écrivain si fin des *Diurnales* et de *La Lampe de Psyché*. Marcel Schwob d'ailleurs ne garda pas rancune au poète de cette supercherie littéraire et l'invita même, lorsqu'il

serait de passage à Paris, à aller causer un peu avec lui du génial vagabond qu'ils admiraient tant tous les deux.

En mai 1904, impossible à fixer, Deubel quitta le Doubs, traversa Paris où il ne s'arrêta que quelques jours et fila sur Lille pour retrouver Deborne et quelques amis qu'il avait connus naguère au cours d'une permission : Léon Bocquet, Paul Castiaux, Jules Mouquet, Roger Allard, qui constituaient alors le groupe du *Beffroi*, auquel il nous fit adhérer par la même occasion. Ce fut également à cette époque qu'il rencontra Jean-Paul Lafitte avec qui il se lia d'amitié et qu'il devait souvent revoir à Paris.

Deubel vécut alors assez largement et, dans l'espace de six à sept mois, ayant dépensé ce qui lui restait de l'héritage, déjà fort écorné, il dut quitter Lille, malade, en oubliant comme un poète de payer sa dernière quinzaine de chambre et de pension. Il est vrai, et nous devons le dire à sa décharge, que sa propriétaire l'avait suffisamment volé pour qu'il pût se permettre à son égard cette licence... poétique.

Réfugié à Paris chez Hector Fleischmann, il coucha presque tout l'hiver sur des piles de journaux et connut de nouveau la faim.

Au commencement de Janvier, nous trouvant seul et ayant réuni la somme nécessaire au voyage, Deubel put revenir à Durnes où nous vécûmes ensemble quelques mois heureux de travail et d'exaltation.

Le poète s'était chargé de la cuisine et du ménage. Il réussissait admirablement le pot-au-feu, préparait de délectables platées de riz au lait et des frites supérieures. C'était l'époque des premiers sonnets de *Poésies*. *La Lumière Natale*, parue l'année d'avant, avait été bien accueillie ; mais *Poésies* marquait l'étape définitive. *La Vierge*, *la Caresse*, *l'Etreinte*, *Le Souvenir* datent de ces jours d'hiver ensoleillés par le vin clair des coteaux qu'a peints Courbet.

Nous ne demandions qu'à vivre ainsi ; mais l'arrivée à la maison d'une personne égoïste et méchante, jalouse d'une amitié qui était une injure à sa vulgarité et à sa bassesse natives, empoisonna nos heures. Deubel partit.

Carlin recueillit le poète à son arrivée à Paris et, presque aussitôt, Emile Bernard présenta Deubel à Théodore Goutchkof qui fondait *La Rénovation esthétique*. Les subsides de M. Goutchkof et le logement dans un petit local de la rue de Furs-

temberg assurèrent pour un an à Deubel une existence veuve de soucis.

Poésies parut. C'était un livre qui devait compter. Mais les destins mauvais qui présidèrent à la naissance du poète voulurent que le recueil sortît de chez l'imprimeur juste au moment où l'auteur, sans ressources, quittait la *Rénovation*. Quelques exemplaires sur vergé d'Arches portant, imprimé en rouge, le nom des amis auxquels ils étaient destinés lui furent remis et ce fut ainsi que nous eûmes le nôtre ; mais l'imprimeur refusa énergiquement de livrer le reste des volumes avant d'être intégralement payé. C'est pourquoi trente personnes, à peu près, ont vu *Poésies* dont l'édition, si elle n'est pas détruite, moisit encore quelque part entre les murs des caves d'un irascible imprimeur de l'Yonne.

Après une velléité de partir en Bourgogne où il devait entrer chez un gros propriétaire vigneron, Deubel resta à Paris où il redevint famélique et errant. Ses lettres nous apprennent tour à tour qu'il a logé chez un ami, Jeanneret, rue Monsieur-le-Prince, puis qu'il est entré dans une Compagnie d'assurances, puis qu'il en est sorti en claquant les portes un jour que l'air était tiède et qu'il faisait beau, puis qu'il servit

de secrétaire à divers hommes de lettres pour des sommes variant de vingt-quatre à quatre-vingts francs par mois, enfin qu'il en rencontra un autre plus généreux avec qui il devait travailler jusqu'à sa mort.

M. Serge Persky, le traducteur de Gorki, fut en effet pour Deubel une providence. Les petits travaux de secrétariat auxquels il l'employait : lettres à écrire, recherches dans les bibliothèques, corrections d'épreuves, largement rétribués, permettaient au poète de se refaire physiquement et moralement et chaque arrivée de M. Persky était pour lui une petite fête. Malheureusement son généreux patron, comme il l'appelle dans ses lettres, ne résidait à Paris que quelques mois par an. Malgré l'absence, cependant, jamais il n'abandonna son secrétaire : à maintes reprises il lui fit parvenir des subsides et chercha même à le caser dans une institution privée de Genève. Mais il n'était pas toujours facile d'aider Deubel.

Bref, au moment où M. Persky quittait Paris, en Août 1907, nous vîmes retrouver Deubel dans l'hôtel de la rue de l'Ave-Maria où il habitait alors et où il resta encore jusqu'à ce qu'il vînt se fixer avec nous, rue de l'Estrapade.

On ne nous en voudra pas de ne point parler

longuement de cette période. Si Deubel eut alors le vivre et le couvert, ce « vivre » était bien modeste et ce « couvert » fort mansardé. On pourra s'en faire une idée si nous avouons que, pour vivre à trois, nous avions juste cent trente-cinq francs par mois que nous rapportait un petit emploi.

De ces jours-là pourtant datent la plupart des poésies qui constituent *Poèmes choisis*, ainsi que la dernière partie de *Régner*.

Cependant, ayant retrouvé son secrétariat, Deubel, en Février, nous quittait, pour se fixer dans notre voisinage en cet hôtel de la rue des Fossés-Saint-Jacques où il habita si longtemps. Il revenait nous voir tous les jours ou presque. Quelquefois, pour ne point trop grever un budget dont l'équilibre était fort instable, il apportait dans un petit paquet son pain et ses légumes, voire, mais c'étaient jours de nupte, un litre à douze, et l'on partageait équitablement toutes les provisions. Le peintre Jean-Paul Lafitte qui fit de lui un très beau portrait, malheureusement détruit, le voyait aussi fréquemment et souvent il partagea avec lui et ses frères Jean, Henri et Jacques la portion quotidienne.

Ceci n'implique point que Deubel vécût sans

soucis. Il en avait et de cuisants. Le renouvellement de sa garde-robe revenait l'inquiéter à intervalles fixes et le paiement de son loyer était pour lui un perpétuel cauchemar. Sa patronne pourtant, une excellente femme, ne le harcelait point trop et si elle cherchait à le stimuler et à le décider à prendre un emploi fixe, elle lui accorda des crédits de plus de six mois et répondit même pour lui chez son boulanger et chez sa laitière. De même, le garçon d'hôtel avait à l'égard du poète des attentions et des délicatesses qui ne peuvent qu'émouvoir chez un simple auquel la haute poésie de Léon Deubel était certainement inaccessible. Bien qu'il lui eût prêté assez souvent quarante sous, il resta toujours fort déférent à son égard. Bien mieux, ayant durant quelque temps joui des faveurs d'une buraliste qui l'avait, en reconnaissance de ses qualités particulières, largement approvisionné de cahiers de papier à cigarettes réclame, il était devenu, pour cet article, le fournisseur attitré du poète qu'il comblait de ses dons. Pour ce qui était du tabac, aux jours de grande détresse, il disait simplement à Deubel :

— Vous ne fumez pas, aujourd'hui ; attendez, ne vous inquiétez pas. Et, dans les chambres des locataires cossus, bourgeois à soixante ou quatre-

vingts francs par mois, l'excellent homme allait prélever dans chaque pot à tabac une pincée de scaferlati ou de caporal qu'il offrait ensuite au poète dans un beau cornet bien propre, le plus galamment du monde.

Ainsi, avec des alternatives de hausses et de baisses, leçons, secrétariats, échos, besognes diverses, Deubel vivait et travaillait. Il annonçait avec joie à ses intimes son livre *Régner* pour lequel il songeait à trouver un éditeur sérieux.

Il désirait le *Mercur*e de France où Alfred Vallette n'attendait pour lui dire oui que l'instant où il se serait ouvert franchement et carrément de son dessein ; mais la crainte d'essuyer un refus le rendait hésitant et ce grand timide n'avait encore rien osé dire au moment où, en Novembre dernier, il quitta Paris.

Selon l'état de sa bourse et de sa santé, il avait des alternatives de bonne humeur et de tristesse, des sautes brusques d'enthousiasme et de désespérance. Ce fut au cours d'une de ces crises de mélancolie noire que germa en lui l'idée de suicide. Dès la fin de l'été 1911, il en parlait comme d'une chose décidée ; la noyade était le genre de mort qu'il choisissait et son jour serait un jour

d'été. L'échéance fatale serait pour Juin ou Juillet 1912.

Nous le réconfortâmes. L'été de 1912 passa et Deubel continuait à vivre ; on put croire que la crise mauvaise était traversée, qu'une ère nouvelle s'ouvrait, surtout lorsque lui échut le petit héritage de Novembre dernier.

Pourtant, sa santé qui paraissait florissante ne laissait pas que de l'inquiéter ; une vieille maladie de vessie le faisait souffrir de temps à autre, l'avertissant, disait-il, d'une vieillesse atroce. N'ayant pas les moyens de se soigner, ne voulant pas supporter les promiscuités de l'hôpital, il attendait stoïquement et passivement.

Le jour où, en même temps qu'il était victime d'une grossière fumisterie, lui parvint la nouvelle de son héritage, il montra une grande joie et se crut sauvé. Ne songeait-il pas, le malheureux, à rembourser tous ceux qui lui avaient avancé de l'argent ! Nous n'eûmes pas de peine à le dissuader d'un tel projet tout au moins en ce qui concernait les amis intimes dont nous étions sûrs comme de nous-même. Seul, à ce moment, un de ceux mêmes qui l'avaient si cruellement et lourdement mystifié essaya, jouant on ne sait quelle ignoble comédie, de lui soutirer

deux mille, puis mille, puis cinq cent francs. Sur deux mille ou trois mille francs au plus qu'il allait toucher, il était disposé à en donner mille. Nous dûmes prendre vigoureusement la défense de ses intérêts pour l'empêcher de faire une telle folie inutile ; après l'avoir, pensions-nous, convaincu, une de ses lettres nous apprit que, de Belfort, il avait néanmoins envoyé télégraphiquement cent francs à ce quémandeur qui les lui réclamait « en reconnaissance de services rendus ». Je n'ai pas voulu, nous écrivait-il pour s'excuser, me montrer plus dur que mon destin de pauvre bougre.

Cependant, après avoir touché à Belfort deux ou trois billets de mille, Deubel partit, comptant retrouver, avec les jours de liberté, l'enthousiasme des départs aventureux qu'il avait connu jadis à sa sortie du régiment. Hélas ! des ressorts s'étaient brisés ! L'existence de chien qu'il avait menée avait cassé les ailes de son enthousiasme juvénile et ce fut désenchanté qu'il nous revint de Bruxelles au moment précis où, avec ses ressources baissant, une aggravation de son mal survenait.

Le 2 Mars il vint nous revoir. Décemment vêtu, avec ce souci de dandysme qu'il eut toujours,

même dans ses plus mauvais moments, rien dans sa tenue ni dans son langage ne pouvait faire soupçonner le malade ou le désespéré. Il s'enquit des amis : Chicon, Chatot, Puy, Callet, Mandin, Frêne, Martinet, puis nous mit au courant de son voyage. Il nous parla de l'Allemagne qu'il n'avait fait qu'entrevoir et qui lui avait paru inhospitalière et rude, plaisanta au sujet de la jeune littérature qui lui avait coûté, à chaque déplacement, un supplément de bagages de sept francs qu'il regretterait toute sa vie, loua le délicieux J.-H. Rosny aîné, fut plus sévère pour *Dingo* que nous défendîmes et longuement s'étendit sur le dernier ouvrage de Maeterlinck : *La Mort*, dont il avait fait son livre de chevet.

Malgré la tristesse latente qui semblait présider à notre amicale causerie, rien ce jour-là, pas plus que le jour où il alla revoir Chatot, ne semblait indiquer chez lui la résolution, sans doute fermement prise, qui le hantait alors. Avant de nous quitter, il promit de nous donner son adresse et peut-être de venir habiter dans notre voisinage, ne voulant plus à aucun prix, disait-il, retourner dans ce quartier latin plein de gouapes et de poétaillons vaniteux et jaloux.

Bien qu'il nous eût fait cette promesse, nous ne

revîmes pas le poète et c'est par les journaux que sa fin tragique nous fut connue.

Avant de mourir, il avait brûlé toutes ses lettres, tous ses manuscrits, toutes ses photographies et jusqu'au portrait d'une frappante fidélité qu'avait fait de lui J.-P. Lafitte.

On sait comment la presse — si l'on en excepte quelques aboiements de chacals — fut unanime à déplorer sa perte. La nouvelle de sa mort retentit profondément et douloureusement dans les milieux littéraires et le bruit qu'elle a provoqué est loin de s'éteindre. D'autres jeunes poètes qui ne manquaient point de talent sont morts récemment ; on leur a consacré quelques articles, quelques échos et l'oubli déjà laisse neiger sur eux sa poussière. Pour lui, méconnu, mais vraiment grand, il n'en devait pas, il n'en pouvait pas être ainsi ; sa mort devait être l'aube de sa gloire. Les compétitions, les jalousies, les rivalités, les haines que son caractère entier et son talent avaient suscitées devaient tomber devant une telle infortune. Un de nos plus purs, un de nos plus nobles poètes était mort, tué par la vie quotidienne : tous ceux pour qui la poésie n'est pas un vain nom ont été émus et se sont inclinés pieusement devant sa fosse.

Mais avec le monument funéraire qui doit s'élever sur ses cendres, nous devions au disparu un autre monument plus durable et plus beau : celui de son œuvre à dresser. On en trouvera ici la pierre angulaire, car si Deubel a beaucoup produit, il a malheureusement laissé peu de choses et nous avons dû fouiller un peu partout pour reconstituer partiellement ce livre *Régner* qui devait être magnifique et royal.

Peut-être, un jour, publierons-nous l'*Histoire de Limpide*, ainsi que quelques contes qui valent par la sûreté de l'écriture, la finesse de l'analyse et une ironie cinglante et neuve.

Son recueil de vers satiriques dont nous connaissions quelques pièces, *Faon la tulipe* entre autres, est entièrement perdu.

Chamouche, fantaisie en prose, d'une énormité rabelaisienne est détruit également.

Quelles étaient les pièces qui devaient constituer le volume *Régner* ? Nul ne l'a jamais su exactement, le poète, toujours insatisfait, brûlant le lendemain ce qu'il avait adoré la veille.

Nous avons réuni sous ce titre ce que nous savions qu'il considérait comme bon : les vers de *Poésies revus* et corrigés par lui, augmentés de deux sonnets publiés dans *Akademos* sous le titre

Sur une lyre de neige ; ceux de *Poèmes choisis* et d'*Ailleurs*, ainsi que les pièces parues récemment dans diverses revues.

La dernière version du *Chant pour la femme* a été perdue ; nous avons pu reconstituer, en partie, grâce à la complaisance de son ami Roger Allard, qui la tenait du poète, la première version plus imparfaite, mais qui renferme déjà des vers et des strophes magnifiques.

En dehors de cet ensemble, nous avons extrait des premiers volumes de Deubel des pages anthologiques de poèmes placés dans leur ordre chronologique de publication. Enfin, nous avons terminé par une série de pièces qui, sauf *Épithaphe*, ne devaient point figurer dans *Régner* et ne se trouvent pas non plus dans ses premières plaquettes. Ecrites entre *La Lumière Natale* et *Poésies*, elles constituent une partie des huit cents vers éliminés de ce dernier recueil, comme n'étant pas dignes de figurer à côté de sonnets tels que *Le Tombeau du Poète* ou *Musique*.

On pourra, nous l'espérons, se faire ainsi une idée assez complète du talent de Léon Deubel. La partie anthologique notamment permettra de suivre l'évolution du poète de ses premiers vers à ses derniers. On verra que, même aux heures

où il était le plus influencé par Verlaine et par Laforgue, se dégageaient déjà de ses chants des accents personnels, un rythme à lui et ce quelque chose qui indiquait une personnalité puissante et originale.

Avec *La Lumière Natale* il sortait tout à fait de l'influence verlainienne ; c'était l'étape transitoire ; avec *Poésies* il commençait vraiment à être lui-même. La strophe deubelienne, ramassée, craquante d'images, éblouissante de soleil est sa création et son bien propre : il fut fier le jour où un confrère perspicace et juste créa cet adjectif nouveau que nous employons avec joie.

Au reste, nous trouvons dans les lettres que nous écrivit l'ami l'explication de son évolution poétique :

15 mars 1906.

...Suis-je arrivé à quelque chose de définitif ? Je le crois. *La Lumière Natale* était purement parnassienne : pas d'âme ou peu ; de la bucolique, de la description, tout cela un peu vide et jamais nourri de la réconfortante idée.

Ici, quel changement ! Si *Apparition* et les sonnets écrits à Durnes se ressentent encore de cette ancienne manière, combien celle de *l'Adieu*, de *Ma*

Souffrance et du Tombeau du Poète ne lui est-elle pas supérieure. Lis et relis *Le Tombeau du Poète*. Prends-le vers par vers, exprimes-en la moelle. C'est nourri et substantiel et quelle forme ! Je fus tellement ébloui de sa perfection que je l'ai placé aussitôt en tête du livre, certain qu'il ne pouvait pour quiconque passer inaperçu. Il y a là autre chose que l'impression ordinaire et des images ; il y a toute ma révolte d'orgueilleux et d'artiste, toute mon amertume de sacrifié (avec cette allusion discrète à Orphée déchiré par les Bacchantes). C'est le sonnet vengeur des destinées d'un Vigny, d'un Baudelaire, d'un Villiers, d'un Mallarmé, d'un Deubel.

Il reprit le chemin blasphémé du soleil !

Je le reprendrai un jour après tant d'autres pour découvrir ma patrie qui n'est pas de ce monde. Mais on n'était pas habitué de ma part à tant de noblesse, à tant de discrétion, à tant de fierté dans la douleur.

C'est l'émotion de pensée après l'émotion sentimentale (*Chant des Routes et des Déroutes*) et l'émotion verbale (*Lumière Natale*). Et c'est la plus haute et la moins accessible. Tant pis ! Mais je sais bien que ces quatorze vers suffiront à sauver mon nom de l'oubli !...

Huit jours après, il nous écrivait encore :

22 mars 1906... 27 ans !

...Quels sujets ai-je choisis ? Les sujets éternels : caresse, souvenir, musique, tombeau du poète en général, étreinte. Je n'ai pas cherché de thèmes nouveaux, je n'en cherche pas. J'ai repris les thèmes éternels. L'idée du *Souvenir* est à peu de chose près celle de Ronsard dans le sonnet célèbre :

« Quand vous serez bien vieille..... »

Et après ! qu'on rapproche les textes. On verra qu'il faut être aussi véritablement poète que je le suis pour avoir trouvé des variations absolument différentes.

Il y a tout au plus trois ou quatre idées en poésies : l'amour, la mort, le souvenir, la nature, l'orgueil. Quand on les a toutes, on est un grand poète et on doit, sous peine de ne pas l'être du tout, avoir su trouver des paroles nouvelles sur ces antiques guitares.

A l'encontre des autres jeunes, la partie anecdotique est toujours sacrifiée dans mes livres. C'est le grand art, la grande tradition. Pas de détails sur ma maîtresse, ma vie quotidienne, etc... Je suis un poète de l'orgueil, un de ceux qui ne se livrent qu'à demi, de la lignée des grands (dont Musset). On me rendra cette justice un jour. Aujourd'hui, on ne me connaît

pas. Et puis je ne fais que des plaquettes et l'on ne peut guère juger d'un écrivain que sur un ensemble...

Il semble bien maintenant, encore qu'il soit un peu tard, que le jour est venu de lui rendre enfin cette justice dont il parlait et d'accorder à ce héros du verbe l'éclatante réparation à laquelle il a droit.

Que certains faiseurs officiels de gloires éphémères et frelatées n'aient point compris, lorsqu'on leur a fait sentir leur ignorance et leur bassesse, qu'ils n'avaient qu'à courber la tête et à accepter en silence l'insulte cinglante dont les souffletait la mort de ce juste, c'est ce à quoi nous ne pouvons rien ! Au demeurant, on ne s'insurge pas contre les Destins et il fallait peut-être, à cette vie de noblesse et de misère, pour qu'elle fût mieux comprise, le couronnement suprême de cette mort stoïque, sans gloire et sans phrase.

Mais pour nous qui n'avons pas voulu que, le jour où « abdiqua le roi, le petit roi de Chimérie », il n'eût, pour éblouir sa tombe, que le souvenir en fleur des jardins de Mai, il restait à accomplir encore un devoir de piété amicale et littéraire. Celui d'éclairer de quelques notes, si courtes

fussent-elles, cette vie douloureuse et étrange ainsi que les pages qu'on va lire.

Que l'ami qui fut le conseiller et le maître écouté de notre formation artistique nous pardonne si nous avons un peu, pour sa gloire, violé le mystère dont sa délicatesse et sa timidité aimaient à s'entourer. Nous serons trop heureux si l'émotion et la douleur éprouvées en revivant ces heures amères et douces à la fois, émeuvent à leur tour les amoureux du verbe et les fervents de la beauté qui se pencheront, au long des années à venir, pour s'abreuver à la source vive de la poésie de Léon Deubel.

LOUIS PERGAUD.

Juillet-Août 1913.

POÉSIES

DÉDICACE

*Vous dont l'amour est cher au cœur comme un beau site
Ne cherchez pas, chère âme, en écoutant ces vers
Près du feu qui sourit de son sourire clair
Si la Vie a blessé la voix qui les récite,
Mais que de beaux départs au loin vous sollicitent.*

L. D.

TOMBEAU DU POÈTE

Par les sentiers abrupts où les fauves s'engagent,
Sur un pic ébloui qui monte en geyser d'or,
Compagnon fabuleux de l'aigle et du condor,
Le Poète nourrit sa tristesse sauvage.

A ses pieds, confondus dans un double servage,
Multipliant sans cesse un formidable effort,
Les Hommes, par instants, diffamaient son essor :
Mais lui voyait au loin s'allumer des rivages.

Et nativement sourd à l'injure démente,
Assuré de savoir à quelle ivre Bacchante
Sera livrée un jour sa dépouille meurtrie ;

Laissant la foule aux liens d'un opaque sommeil,
Pour découvrir enfin l'azur de sa patrie,
Il reprit le chemin blasphémé du Soleil !

APPARITION

Afin de me permettre, à mon matin vermeil,
De dire avant la nuit des vers impérissables
Elle parut ! laissant imprimés sur le sable
Ses pas d'où s'élevaient des odes de soleil.

Le beau jour préludant en fanfares d'éveil
Déroulait à ses pieds les grèves de la Fable ;
Et les Hommes sentaient que sa grâce ineffable
Incarnait un prestige élu dans leur sommeil.

Soudain comme des morts par miracle rendus
A la clarté du jour, le cœur éperdu,
Repoussent les enfants et les mères en larmes,

Bondirent dans l'été qui glaça d'or leurs torses,
Victorieusement en brandissant leurs armes,
Tous les héris et tous les guerriers de ma Force (1).

(1) C'est grâce à l'obligeance de M. Otto Grautoff, à qui Deubel avait donné le manuscrit d'un recueil devant s'intituler *L'Arbre et la Rose*, que nous avons pu donner la version définitive de ce sonnet ainsi que de quelques autres qui avaient paru avec des variantes dans *Poésies*.

TANDIS QU'AVEC DES PLEURS...

Tandis qu'avec des pleurs et d'éloquents remords
Au pied du lit dont l'ange a déserté la poupe,
Elle défend sa lèvre orgueilleuse et sa croupe,
J'éveille ses seins nus d'un long baiser qui mord.

Sur leur double pavois, ils élèvent en troupes
Mes désirs enlevés du vol lourd des condors,
Et le choc des bijoux tombant au fond des coupes
Enchâsse la minute en de grèles bruits d'ors.

Tremblant je la dévêts. Dans ma fièvre brutale,
Son beau corps effeuillé, pétale par pétale,
Jaillit de la dentelle et du linge écumeux,

Et, porté sur un flot d'étoffes rubanées,
Atteste que, promise à mes sens douloureux,
L'éternelle Aphrodite entre mes bras est née.

LA VIERGE

Petite vierge, au cœur secret de la maison,
Laisse, dans le refuge étroit que nous assurent
Les draps, marqués déjà d'une avide morsure,
Amour nous accorder son ardente saison.

Laisse ton sexe roux brûler sous sa toison
Et ta chair que tourmente et que vainc la luxure,
Dans l'ombre d'où transpire un infernal poison,
Panteler sous le feu d'une exquise blessure.

Bientôt, lorsqu'au sommeil, par le soir invités,
A longs traits, nous boirons les rêves enchantés,
Prêts au premier mensonge et aux derniers aveux,

Tu pourras reposer sur ma large poitrine
Où ton corps se répand, vêtu de tes cheveux,
Comme une source claire au flanc d'une colline.

LA CARESSE

Je boirai tout le sang du baiser sur tes dents,
Je boirai sur ton corps le lait de ta chair blanche.
Et mon désir nombreux, dans un hymne éclatant,
Vibrera sur la lyre étroite de tes hanches.

Et l'ombre de mon corps découpé te couvrant,
Telle l'ombre qu'un chêne altièremment épanche,
Je t'asservirai toute en mes bras conquérants,
Pour goûter longuement ma virile revanche.

Alors sur la pâleur de tes épaules mates
Ou de ta gorge, ainsi qu'un camail ténébreux
Imprégné de parfums subtils et d'aromates,

Tes cheveux glisseront, frères des eaux dormantes,
Et les anges du soir verront seuls dans nos yeux
Nos âmes dérouler leurs fresques d'épouvante.

L'ÉTREINTE

Dans l'ombre nuptiale où se cherchent nos yeux,
Ma haine et mon amour lentement te terrassent
Et mon souffle qui brûle et dévore ta face
Fait crépiter sa flamme au bord de tes cheveux.

Mon étreinte est sur toi comme un lierre tenace
Et mes jambes, le long de tes jarrets nerveux,
Imitent dans leurs bonds les faons capricieux,
Et ma bouche s'est jointe à ta bouche vorace.

Midi brûle aux touffeurs de tes aisselles blondes,
Mais le rythme qui meut secrètement les mondes
Nous entraîne, animés de la même fureur,

Vers les gouffres obscurs où s'abîment les âmes
Avides de jeter leurs dernières lueurs,
Comme de grands soleils sans chaleur et sans flamme.

LE SOMMEIL

Sous les rideaux du lit cargués comme des voiles,
Affranchi du désir qui le vint saccager,
Son corps s'étale ainsi qu'un nocturne verger,
Riche de fruits brûlant la main qui les dévoile.

Au couvent d'un soir d'or, le jour a pris le voile,
Célébré par la flûte et le chant des bergers.
La nuit tombe. On entend les silences neigés
Berger et consoler des vieillesses d'étoiles.

Et soudain, comme si ce beau corps fût défunt,
Des mots sont nés en moi, plus doux que des parfums,
Qui veulent en louer la jeunesse nacrée ;

Mais déjà les grands yeux ont clos leurs avenues
Et, comme Eve parmi la splendeur ignorée,
Elle dort devant Dieu lumineusement nue.

LE DERNIER DÉsir

Ange blond du sommeil qui visites les saints
Et fais râler les forts sur ta gorge mordue,
O Femme ! qui connais les sûrs poisons qui tuent
Et le solaire orgueil d'incendier mes reins ;

Toi qui sus dévouer sur de moelleux coussins
Ta chair présomptueuse à ma chair morfondue,
Lorsque je descendrai dans la nuit inconnue,
Je veux coller ma bouche expirante à tes seins.

Et dans un dernier souffle à ton corps qui s'étale,
Blême, je ravirai d'une lèvre brutale
Un feu qui chauffera mon fantôme glacé,

Quand sur les bords du Styx, solitaire et morose.
Je verrai ton image à jamais s'effacer,
Comme un qui voit mourir et s'effeuiller des roses.

LA GLOIRE

Les jours étant venus d'aller à l'orgueilleuse
Pour qui j'ai préparé secrètement mon cœur,
Je soulevai la pierre antique du Labeur
Et mon vers déroula sa route soleilleuse.

Dressée à grand effort et menaçant la nue
Ma volonté, debout dans le printemps, pareille
A un arc triomphal au bout d'une avenue,
Imposa son carcan de granit au soleil.

Et solitaire au cœur de la grande Nature,
Comme un archange blond qui revêtit l'armure
Mon rêve étincela dans la strophe plastique ;

Afin de me ravir pour toujours à moi-même,
Et de pouvoir crier à la gloire impudique
Mon nom ! dans la rafale ardente du Poème.

JEUNESSE

Par l'éclatant midi qui fond l'acier des fléaux
Jusqu'à ce que le soir élève au ciel son arche,
Je mène sans répit, dans la lumière neuve,
Ma jeunesse semblable à une armée en marche.

Les clairons de ma Joie éveillent la Fortune
Et mes désirs, serrés en phalanges massives,
Aux portes des cités, paresseuses captives,
Campent sous le manteau léger du clair de lune.

Parfois les yeux brillants des mondes qu'ils enferment,
L'écume aux dents, des morts ensanglantent les bernes
Et la baie rouge rit dans le houx vernissé ;

Mais mon angoisse est courte et, flottante bannière
Que j'élève au soleil qui la vient caresser,
Mon âme se déploie enivrée de lumière.

RÉVEIL

Par les volets mi-clos j'ai guetté l'aube pure.
La diane des coqs et des merles agiles
S'argentait de l'éclat de la rosée fragile,
Et des forêts au loin tordaient leurs chevelures.

La prière montait dans l'angelus vermeil,
Des sources dégrafaient leurs tuniques de fées ;
Et vers les prés fleuris, indolemment couchées,
Des collines bombaient leurs gorges au soleil.

Sous les arbres, dorées d'une poussière blonde,
Les routes propageaient l'allégresse du monde ;
Les portes des maisons riaient émerveillées.

Et les sentiers, sifflant entre leurs baies acides,
Saluaient de leurs chants le beau matin lucide :
Strophe d'or du poème ardent de la journée.

O MUSE !...

O Muse ! dont la tempe est ceinte d'un laurier,
Quand la tristesse incline à mon front ses mélèzes,
Si ta flamme s'allume aux plus hautes falaises
Jusqu'où monte en boitant mon orgueil foudroyé ;

Si debout sur l'amas des grands siècles broyés,
Jumelle de l'Eté qui croule en rouges braises
Ta farouche splendeur me pénètre et m'apaise,
Et présage l'étoile au front des Envoyés ;

Ne crains-tu pas celui que le mal désenchante,
Aveugle à ce qui brille et sourd à ce qui chante,
Dont la vie est semblable à quelque morne grève

Et qui, dans le jour vaste et multiple qui luit,
Trahi par la chimère en fuite de son rêve
Sanglote vers l'étroite unité de la nuit ?

STANCES AU SOLEIL

I

O Soleil paresseux qui règnes sur les faîtes,
Lazzarone des toits, fauve des chemins creux,
Lorsque j'ai revêtu ta souple peau de bête
Le songe du bonheur habite dans mes yeux.

Sous la flèche des pins et la voûte des chênes
Qui lancent à leurs pieds l'ombre où te capturer,
Les chemins prosternés t'adorent dans la plaine ;
Mais, tel un martinet, tu hantes les clochers.

Ta gloire cependant descend de cime en cime
Pour rallumer la torche éteinte des saisons ;
Et l'âme te répond et la forêt t'exprime
Et l'homme te respire au seuil de sa maison.

II

Soleil ! Toi qui te plais à la voix des fontaines
Et penses la blessure ouverte des sillons,
Laisse la majesté placide de ta traîne
Vêtir la solitude heureuse des vallons.

Que l'azur où tu vis règne encor sans partage,
Froissé par les sabots de tes blancs étalons,
Sur mon cœur, comme sur un fougueux paysage
Qu'anime la vigueur de l'ardente saison.

Que pour te célébrer, ô maître magnanime !
Mon rythme soit ton cri, ma strophe ton rayon
Et qu'à la face d'or de ton orbe sublime
Je danse le péan divin sous ta toison !

III

O champ de blé des Jours que moissonne la Nuit,
Soleil ! l'ombre descend des montagnes prochaines
Sur les pas mesurés des aumailles sereines
Et tes derniers rayons couronnent les vieux puits.

La paresse du soir s'accoude à la fenêtre.
Dans l'ombre où tintent clair leurs sonnailles de mules
Les horloges s'en vont, de leur pas somnambule,
Battre au cœur du mystère émouvant qui va naître.

Aux nefs du firmament les astres se recueillent.
Majestueux, tu meurs ! Et l'univers entend,
Cependant que le soir tombe de feuille en feuille,
Respirer tes poumons avides de Titan.

LA MUSIQUE

Dans le halo doré des lampes familières,
Comme un mort surgirait d'un sépulcre connu
Pour me solliciter à l'amour du Mystère,
La Musique m'appelle en tordant ses bras nus.

Au sein des profondeurs où nul n'est parvenu
Elle m'étreint parmi de soudaines lumières,
Et mon cœur croit sentir, sous des doigts inconnus,
Les souvenirs bannis soulever leurs paupières.

Ses accents tour à tour se gonflent et se voilent
Pour mêler, dans un rythme émouvant et rieur,
Le péan du soleil au thrène des étoiles ;

Et rien n'est moins savant des clameurs d'aujourd'hui
Que ce nombreux appel d'un monde antérieur,
Sous le porche désert de l'insondable nuit.

L'INVITATION A LA PROMENADE

Mets tes bijoux roses et noirs
Comme les heures du souvenir ;
Mets ce qui s'accorde, ce soir,
A ce qui ne peut revenir :

Ta robe de crêpe léger
Plus incertaine qu'une charmille
Qui fait trembler dans les vergers
L'herbe frileuse à tes chevilles ;

Ton chapeau garni d'asphodèles,
Tes gants parfumés de jasmin
Qui gardent, en leurs plis fidèles,
La vie inquiète de tes mains.

Et viens par l'odorant mystère
Qui sut envelopper sans bruit
Le beau jour, tombé comme un fruit
Où des guêpes se désaltèrent.

Le soir a la saveur du miel,
L'ombre tiède qui nous attend,
Pour fiancer la terre au ciel
Polit la bague des étangs.

Dans le bruit d'ailes du silence
L'azur noir semble méditer
Les étoiles, dont la cadence
Meut les âmes vers la Beauté !

La grande nuit, timide encor,
Etire au ciel nu sa stature ;
L'âme romantique du cor
Fait rêver tout bas la nature.

Mets tes bijoux, roses et noirs
Comme les heures du souvenir ;
Mets ce qui s'accorde ce soir
A ce qui ne peut revenir.

L'ADIEU

De tes cheveux changeants et de soleil parée,
Loin de l'image d'or et de fange des villes,
Reine qu'un fier courroux hors de sa terre exile
Ainsi tu t'en iras de silence entourée.

Moi, le cœur éperdu mais l'âme préparée
A bannir devant tous un regret inutile,
Ma lèvre sur ton nom printanier et futile,
Je te verrai passer comme une heure dorée.

Nul cri ! L'automne rousse et déchue aux sentiers
Pressera ses tombeaux de porphyre à tes pieds,
Et quand ta forme au loin sera toute fondue,

O Vierge ! d'un sanglot longuement secoué,
Je dénouerai dans l'ombre et la nuit revenue
Ce que nos mains d'enfants un soir avaient noué.

LE SOUVENIR

Garde mon souvenir comme un bouquet donné.
Un jour, par le chemin qui mène à mon village
Un bel adolescent viendra, comme un roi mage,
Offrir la douce myrrhe à mon nom nouveau-né.

Un jour tu souriras à mon front couronné,
Alourdi sous le poids des lauriers et de l'âge,
Et ton cœur dédiera les plus chers paysages
Au repos éternel de notre amour fané.

Alors, à la lueur pensive de ta lampe,
Mes vers te salueront en inclinant leurs hampes
Comme des étendards levés dans le Passé.

Tu fermeras les yeux. Et l'Amour et la Gloire,
Pareils à deux flambeaux veillant un trépassé,
Consacreront mon nom à ta chère mémoire.

MA SOUFFRANCE...

Ma souffrance n'est pas de celles qu'on diffame,
Ni de celles que trompe un facile plaisir ;
Elle a le front de ceux qui vivent sans désir
Et ne s'endort jamais sur l'épaule des femmes.

L'orgueil qui la nourrit sans cesse de sa flamme
Et fait luire à ses yeux tous les trésors d'Ophir
L'exalte à des sommets pénibles à gravir
Qui menacent l'azur natal qu'elle réclame.

Mais les plus fiers essors sont captifs de Demain,
Et farouche, impuissant et cruel, de ces mains
Frémissantes encor d'avoir tenu la Lyre,

J'offre au ciel fulgurant qui châtia Sodome,
Et voua Prométhée à l'éternel martyr,
L'invincible douleur de ne rester qu'un homme.

POÈMES CHOISIS

CHANSON DE JUILLET

Quelque mol à mon sommeil
Que soit l'habit des prairies,
(En averse de méteil
Midi croule, pierreries !)

Je regrette en ton alcôve,
Le lit bas où tu soulais...
(La couleuvre qui se love
Referme ses bracelets)

Ardente à souvent t'offrir,
M'enflammer de ton haleine.
(L'oriflamme d'un zéphir
Flotte à la hampe des chênes)

Là, formant la belle danse
Furieuse de l'amour...
(Sur les rythmes du silence
Progresses en riant le jour)

Nous menions le chœur de cerfs
D'une nuit voluptueuse.
(Les nymphes d'un doigt pervers
S'entrecueillent sous l'yeuse)

De ce passé rien ne reste,
Hors l'éclair de ton regard,
(Dans les arènes célestes
L'orage a lancé ses chars)

Hors mes larmes contenues
Par mon rêve émerveillé.
(Et bientôt l'averse nue
Dansera sur le gravier).

LE RIRE DE VIVIANE

Légère et jetant aux oiseaux
Son rire, tel un fruit acerbe,
Elle s'en vient à pieds déchaux
Dans la populace de l'herbe.

Son manteau est fait d'un lampas
Brodé du rêve des nuits closes ;
Elle s'avance, et sur ses pas,
Il naît un empire de roses.

A ses côtés, parmi le soir,
Tout rôde ou s'exhale ou murmure ;
Un parfum se souvient d'avoir
Jadis aimé sa chevelure.

Le chœur lascif des faons mutins,
Devant elle qui le repousse,
Froisse, en jouant, le bleu satin
Du clair de lune sur la mousse.

Et Viviane, sans pitié
Pour ce qui l'adule ou soupire,
Fleurit les herbes de son pied
Et le silence de son rire.

Le joli son de sa gaité
S'écoule en blanche cascatelle,
Et par son royaume enchanté
Tout demande : « Pourquoi rit-elle ! »

Rit-elle du lourd champignon
Qui, près des fraises, ces promises,
La salue en franc compagnon
Sous son béret de laine bise ?

De l'écureuil du noisetier
Qui saute dans un jour de grotte,
Tant et si bien que l'arbre entier
Semble jouer à la pelote ?

Serait-ce du faisan royal
En grand arroi, vêtu de brune,
De quelque rossignol fatal
Nourri de silence et de lune ?

Elle rit ! Et les farfadets,
Les lutins commis à sa garde,
Lui font une escorte aux aguets
Dont les yeux troubles me regardent.

Tremblant pour elle, à chaque bruit,
Sous les branches qui s'entrebaisent,
Ils suivent fondus dans la nuit,
La piste sanglante des fraises.

Mais la fée, en riant, s'élance,
Emule jaloué du vent,
Et son rire semble une danse
De vierges au soleil levant.

A UNE PASSANTE

Passante au rire décevant
Que cette foule inepte berce,
Ton corps est une Hébé qui verse
Un vin rose au désir levant.

Belle, dont les cheveux d'or clair
Livrent aux brises leur écharpe,
Ton visage est un chant de harpe
A jamais captif de la chair.

Et sous ton front, sommet d'un temple
Né d'un rêve qui se contemple,
Ton regard d'ange immatériel,

Fuyant ce monde sans mirage,
Semble être un long pèlerinage
Qui monte de la terre au ciel.

HÉLÈNE

Ceux qui, pour l'avoir reconnue,
Auront, jusqu'en songe, exalté
Cette image jamais fondue
De l'immarcessible beauté ;

Ceux qui, d'une rive inconnue,
Viendront pour vivre en sa clarté,
Et demander à sa chair nue
Le gage d'une éternité ;

Dévots à sa blancheur de nacre
Se diront rois, de par le sacre
Qu'elle confère au souvenir

Et jusqu'en la nuit des paupières
La sculpteront de leur désir :
Belle à voir comme la lumière.

ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE VICTOR HUGO

Quatre titans debout dont les ombres s'allongent,
Hampes noires, au bord de l'étendard du ciel,
Elèvent la dépouille au zénith et la plongent
Dans le gouffre aveuglant du jour perpétuel.

Tard venus des Tempés où danse un chœur de songes,
Mille aigles rassemblés aux vergers éternels
Sous la nue, au vol lourd, que leurs ailes prolongent,
Planent et l'heure embrase un instant solennel.

Puis, tandis que, glissant de l'aube en avalanches,
Les Trônes font chanter leurs trompettes pervenches
Dont le son grêle évoque un long pistil de lys,

La Rose se prosterne à ses côtés et prie,
Car, au-dessus du front, l'astre igné du Génie
Tourne, avec un feu pourpre, en meule de lapis.

L'ESPOIR

Maîtresse qui revois sur les glèbes inertes
La lumière du jour profusément offerte,
Après la lourde horreur de longs mois alarmés
Que la mort instruisit des mondes innommés,
Sache enfin que la Terre, incrédule à nos joies,
Dans un ciel ondoyant comme un drapeau de soie,
Lorsque l'heure à la faux moissonnera nos vies,
Nous verra, fussions-nous las des pentes suivies,
Cingler vers les soleils, Cyclades de rubis,
Tous deux, dans un effort aux vivants interdit :
Toi, dressée au sommet de la nef éperdue
Adjurant les dieux morts de tes mains étendues,
Moi, frayant de la rame, aile ouverte et brisée,
Le chemin fabuleux de nos riches pensées.

AU LOIN

Minuit ! Le pas des mots s'éloigne au fond des livres.
Gréé d'arbres neigeux, Aujourd'hui fend la mer
De l'ombre, et dans l'étain de la vitre, l'hiver
Sculpte, pour l'accueillir, une palme de givre.

L'été de haute lisse où je t'aimai m'enivre.
A travers les cyprès d'un passé toujours vert
Un cri monte à ma lèvre et jette au jour désert
Ton nom, qui sonne en moi comme un timbre de cuivre.

Les essaims du silence, entre nous, ont frémi.
Tu t'éveilles, disant : « Est-ce toi, mon ami ? »
Dors ! Je n'ai pas tenté de retours inutiles.

Mais comme un beau coucher de cors au fond des bois
Appelle, à la nuit close, une étoile immobile,
J'ai voulu t'appeler une dernière fois.

A LA FOULE

Comme un débord fangeux qui s'étale et qui monte,
O Foule ! à marée haute, envahis tes faubourgs ;
Pour toi, le crime a peint sa fresque au ciel du jour,
Et la feuille qu'on hurle en attife le conte.

Innombrable troupeau, — pour l'abat ou la tonte,
Sous les porches sanglants de ces temps sans amour
Chassé par d'invincibles dieux —, conduis autour
Du feu de jais du stupre une danse sans honte !

Nous, que jamais ton geste vain n'a subjugué,
Nous allons, cependant, franchir le temps, à gué,
Dévêtu de ton rêve aux trop communes laines,

Pour vendanger la vigne acquise au ciel d'été,
D'où, sur le sol fécond des rives transmondaines,
Doit jaillir le vin clair de notre éternité.

INVOCATION

Toi qui, d'un pied sérénissime,
Passes sur les fronts assemblés
Sans que ton poids courbe la cime
Grêle et flexible de leurs blés,

Poésie !

Accorde-moi de vivre enfin
Dans l'espoir de mourir ta proie
Et d'aimer ma souffrance afin
Qu'elle devienne un jour ma joie.

Amazone aux yeux de condor,
A la tunique polychrome,
Qui, d'un beau glaive azur et or
Taillas à mon cœur un royaume,

Poésie !

Au fond des nuits que le désir
De sa pluie ardente incendie,
Fais cruellement retentir
L'appel aux armes du génie.

Main tendue à ceux qui s'élancent
Hors de l'in-pace de la chair,
Pour s'évader dans le silence
Assourdissant des univers,

Poésie !

Par tes perrons de pentélique
Dont la cascade au bord du ciel
Verse la blancheur d'un portique,
Ravis-moi dans l'orbe éternel.

Chœur des matins mélodieux
Par les rousses saisons latines,
Conduits autour des flancs herbeux
Du vase illustre des collines,

Poésie !

Que mes heures, pures de forme,
Rêvent dans l'herbe des sentiers,
Telles les pêches qui s'endorment
Joue à joue, au fond des fruitiers.

Lac qui reflètes en beauté
L'âme, aux lignes d'un pur visage,
Amour ! grand cri répercuté
Sous la voûte obscure des âges,
Poésie !

Elève dans le crépuscule
Que traversent les Fiancés
L'encensoir de mes vers où brûle
L'aromate de mes pensers.

Déesse qu'au temple ont servie
Les mots par quoi nous te disons,
Toi qui couronneras ma vie
Dans ta morgue ou ton panthéon,
Poésie !

Que mon corps à l'heure incertaine
Qui doit le confondre à la poudre,
Tombe avec le fracas d'un chêne
Dont l'orgueil soutira la foudre.

Horizon forgeur des métaux
D'une durable architecture,
Fresque de flamme au vol de faulx
Moissonnant la clarté future,
Poésie !

Trempe l'acier de nos vœux
Erigés ainsi que celui
D'une épée opposée aux noires
Magnificences de la nuit.

Harangues, cris et soliloques
Au soleil terne des faubourgs
Où les voix claquent comme des loques
Qu'emporte le son des tambours,
Poésie !

Fais éclater sous la carène
Des cités, tueuses de fronts,
Le tonnant grisou de la haine
Qui dort en moi comme un charbon.

O Joie unique et sans répit,
O miroir de toutes les fêtes,
Chant salué roi de nos cris,
Quand je me lèverai, poète !
Poésie !

Puisque tu n'es pas un vain nom,
Que ma main dépose la plume,
Alors, sur la page en renom
Comme un marteau sur une enclume.

LE GLAS

Les temps sont accomplis : semons les roses noires.
Menons partout le deuil de l'augural trépas ;
Sur les marches du Rêve il n'est plus de beaux pas
Et l'Homme est sans grandeur dans l'univers sans gloire.

Les longs cris se sont tus qui traversaient l'Histoire,
Impuissant à grandir nos gestes ici-bas,
L'Art déserte sa cause et les vastes combats
Et retombe à la fange où les pourceaux vont boire.

Loin d'un monde où plus rien ne brûle que de vil,
Le Génie a gravi de lumineux exils ;
A l'horizon des fronts l'Idéal agonise

Comme un soleil se couche en des lagunes d'ors,
Et la nuit, jusqu'au ciel, élève son église
Où le silence est dit pour le repos des morts.

CHANT DE DÉPART

DES

JEUNES HOMMES D'AUJOURD'HUI

Prologue

Comme ils allaient quitter le parvis de l'enfance
Où leurs jeux turbulents se mêlaient chaque jour,
Pour pénétrer de front, avec indifférence,
Dans le temple, envahi par un peuple en démence,
Sur qui la mort décrit ses cercles de vautour ;

Le regard ébloui des futures victoires
Qui conduisaient leur cœur aux pelouses du ciel,
Ils eurent soudain honte, en évoquant l'histoire
Des ancêtres, surgis tout droits dans leur mémoire,
De leurs jours fascinés par un rêve partiel.

C'étaient trois indomptés que meurtrissait la chaîne,
Frères du cèdre altier dont ils avaient le port :
La cité de leurs fronts ombrageait la fontaine
De leurs yeux, empourprés de désir et de haine,
Et dans leur voix chantait un martial clairon d'or.

C'étaient trois beaux semeurs du grain de l'aventure
Dont le geste emblavait l'infertile univers
Et qui, prêts à foncer dans les luttes futures
Par où doit vaincre, aveugle en ses vœux, la nature,
Attendaient, au portail, que leur jour fût ouvert.

Enfants, ils avaient crû dans l'éternel dimanche
Qui règne, avec langueur, sur les bourgs reculés,
Tantôt, courbant au bois la volonté des branches,
Tantôt, foulant les prés ornés de fêtes blanches,
Tantôt, dormant parmi la cohorte des blés.

Ils avaient crû, montant le poulain qui se cabre
A travers les pâtis, et son libre galop
Leur évoquait le siècle où tournoyait le sabre
Sur les cieux orchestrés de mauve et de cinabre
Qui veillent, au couchant, le sol des Waterloos.

Ils avaient crû, mêlés aux gars de la vendange,
Des moissons, et vautrés sur les chars triomphaux,
Ils avaient tels des rois, s'égalant aux archanges,
Aimé sentir sous eux, en regagnant les granges,
Les lourds épis captifs diadémés de faux.

Fascinés par l'orgueil belliqueux des plus mâles,
Ils avaient admiré, gagnés à leurs transports,
Les combats furieux qui s'achèvent en râles
Des aouïterons coulés dans le bronze des hâles
Et haussé jusqu'à Dieu la stature des forts.

De leurs vœux, ils avaient appelé la conquête
De la garce au front bas par le gars musculeux ;
Au palais de leur vie exaltée à son faite
La Force avait donné d'inoubliables fêtes
Dont ils ornaient le lin des ans tissés pour eux.

Elle avait resplendi dans l'effort qui délivre
Dans le labeur, glanant le laurier disputé,
Telle que ni la foi dont les faibles s'enivrent,
Ni l'amour du savoir qu'on puise dans les livres
Ne pouvaient, désormais en eux, la supplanter.

Aussi, pour en tarir les multiples magies
Surent-ils, écoliers, du texte nu, la voir
Sous la triple cuirasse ou la pourpre surgie,
Prêtresse épouvantable ou guerrière-vigie,
Parmi le poudroïment des lumières du soir.

Comme un peuple debout, leur sang fouetté par elle
L'acclama reine, au nom des seuls dieux obéis,
Et le son des tubas gonflait ces cœurs rebelles,
Et de fougueux héros, soudain montés en selle,
Dévastaient sous leurs fronts d'invisibles pays.

Puis, aux champs de combat pour escorter sa gloire,
Ils allèrent, foulant un sol de chair repu ;
Comme un torrent de sang mêlé de pleurs, l'Histoire
Avec ses morts sculptés en un funèbre ivoire
Roula, dans leurs cerveaux, ses noirs flots corrompus.

Tout le passé pour eux se leva sur les traces
Empreintes par la guerre au long du souvenir ;
Mais, bientôt, se sentant nés de ceux qui se tracent
Un chemin large et clair au travers de leur race,
Ils livrèrent sa cendre au vent de l'avenir.

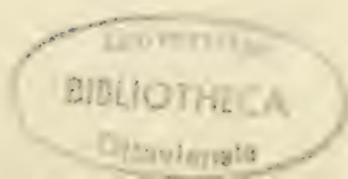
Formidable, à jamais, par tous trois était sue
La leçon qu'on reçoit des tombeaux entr'ouverts,
Déjà leur volonté se frayant une issue
Vers les plus hauts objets, colossale massue,
Assénait autour d'eux maints coups sur l'univers.

Dans le soleil des jours, comme une ombre progresse,
S'avavançait leur pensée ; et leurs désirs secrets,
Las d'imiter l'amour que les vierges caressent,
Imprimaient au printemps de leur dive allégresse
Le rythme dont la sève agite les forêts.

Alors, ivres du vin de leur force ouvrière,
Avec les pleurs d'un monde inconsolable bu,
Au-dessus du sommeil de leur bourg solitaire
Qu'un horizon têtue de montagnes enserre,
Déployant tout à coup des cieus inattendus,

Les héros, moissonneurs d'une opime récolte,
Impatients du joug, un soir, devant les leurs,
Du haut vertigineux des monts de la révolte
Où la Joie, innombrable oiseau, s'accouple et volte,
Chantèrent. Et je sais leur chant mâle et vainqueur.

AILLEURS



ARMÉE

Armée aux longs décors mouvants, dont les tonnerres
Commandent aux échos endormis des vallons
Et qui, sous les grands cieus déployés en bannière,
Lances la race aux quatre murs de l'horizon ;

Espoir du faible, amour des forts, terreur des mères,
Vaste jungle où rugit le peuple des canons ;
O toi que la tiédeur d'un beau sang désaltère
Et que la mort joncha d'héroïques moissons ;

O toi qui, seule encor, disposant de la force,
Nourris, dans la forêt des hommes, sous l'écorce,
La sève, en préparant leurs triomphes futurs,

Je t'aime et je te hais, d'une amour violente,
Parce que c'est un peu de mon âme qui chante
Dans tes clairons levés vers l'impossible azur.

MAI EN SONGE

O fête où les jardins disputent de splendeur,
Je te garde en mes yeux pour éblouir ma tombe :
Ici, d'un haut balcon, la glycine surplombe
Et, stalactite bleue, a pendu son odeur ;

Là, pour asseoir l'empire où briguent tant de fleurs,
La rose, à ses brasiers, brûle, enflammant la combe ;
Là, le lys éternise un repos de colombe
Captive, sans retour, d'un subtil oiseleur.

Et rien ne trahit mieux l'outre-terre promise
Que ces prés entrevus, au ras desquels la brise
Passe, ainsi qu'une robe en un ciel constellé,

Sinon, ivres d'orgueil, ces révoltes puissantes
De pics, vieilliss de neige et bas-vêtus de blé,
D'où bondit un troupeau de sources sémillantes.

AUX NAVIRES

Navires belliqueux aux carènes pesantes
Qui montez les chevaux de la vague éclatante,
Pour ravir le soleil et forcer l'horizon,

Vous qui gonflez au vent d'orgueilleuses poitrines
Voiliers ! ô laboureurs de la glèbe marine
Dont vous semez de morts les écumeux sillons,

Comme vous, emporté sur des jours sans rivage,
Du néant à la vie au néant, je voyage,
Répercuté dans l'Etre ainsi qu'un chant profond,

Comme vous, ô coureurs des mouvantes campagnes,
Je bondis au-dessus des flots qui m'accompagnent,
Porteur d'un rêve immense aux riches cargaisons.

Et quand mon fou désir de connaître s'allume,
Comme vous, égarés sous des toisons de brume,
Je lance un rouge appel à qui rien ne répond

Dans l'azur que, vaincu, je poignarde de haine
Et je me couche au lit de la détresse humaine,
Comme vous, en sombrant, au lit des goëmons.

DEMAIN

En vain, le jour adverse évoque ceux qui tombent
Et dont la chute, au loin, dans l'âme nous répond ;
En vain, le fleuve nu prépare sous ses ponts
Un départ, sans adieu, d'irrésistibles tombes ;

En vain, pour dévoyer mon effort qui succombe,
La noire Faim suspend de périlleux balcons
Sur des galets battus de rêves inféconds ;
En vain, l'amer chagrin réprimé vire en trombe ;

Demain paraît ! Demain ! Jour où, sur plus d'un front,
Tonnants et lumineux, mes pas s'affermiront,
Où d'un geste, arrachant des trompettes à l'ombre

Pour déployer mes cris jusqu'au suprême azur,
Comme une horde dense au milieu de décombres,
Je pousserai mes vers sur le monde futur.

POÈMES PARUS DANS DES REVUES

LES REFUGES

I

LE VIN

Toi qui lances parmi l'immensité sublime,
Au-dessus des forêts, des mers et des vallons,
Plus haut que la neigeuse éternité des cimes,
Pour conquérir le ciel, l'âme comme un ballon ;

Rubis vivant ou liqueur d'or, toi qui ranimes
Le vouloir terrassé par de cruels affronts
Et l'espace d'un jour, rends aux mortels la dîme
Que la vie autrefois préleva sous leurs fronts,

Emporte-moi ce soir et toujours par l'espace
Agrandi, loin du siècle et de l'homme rapace,
Au pays innommé de ces vastes sommeils

Où le buveur peut voir, sous tes rouges fumées,
Par des chemins jonchés de palmes idumées,
Des avenirs joyeux marcher dans le soleil.

II

LE LIT

Dans la chambre sacrée autant qu'un sanctuaire
Où l'Amour et la Mort tour à tour sont conduits,
Le lit s'offre à celui qui pleure et désespère
Comme un navire en panne au large de la nuit.

Porteur des émigrants de la vie coutumière,
Haut voilé de rideaux, il sillonne sans bruit
Les océans de l'ombre inondés de lumière
Par les fanaux du rêve et des soleils enfuis.

Au fond de sa carène étroite et immobile,
L'Homme vient s'affranchir de la tâche servile
Et des remords qui le rongèrent de leurs chancre ;

Jusqu'à ce qu'au sommet d'aériens escaliers
L'aurore paraissant, il songe à jeter l'ancre
Au port resplendissant des meubles familiers.

III

LES ROUTES

Vous sonnerez encore, ô Routes ! sous mon pas :
L'espoir en reverdit dans la lumière en fête ;
L'idylle des vergers fleuris vous parle bas
Et le soleil étend sur vous sa peau de bête.

Bondissez vers les pics que mon rêve occupa
Et paresseusement menez l'amble à la crête,
Mais guidez-moi toujours, à travers maints combats,
Vers l'Ithaque opulente et blonde du Poète !

Je veux, libre à jamais de liens arrachés,
Boire encore le lait des aubes, épanché
Sur la gorge des monts où les sources circulent

Et goûter au beau sang d'un horizon vermeil
Quand, messager de Marathon, le crépuscule
Annonce la défaite et la mort du soleil.

LE SANG

Un soir que je cueillais dans le jardin des lampes
Tel rêve délicat par le jour refusé,
Un sang fougueux battit soudain mes jeunes tempes
Et me jeta ces mots dont je reste embrasé :

« O toi dont j'ai nourri la joie et la vaillance
Et qui règnes parmi les hommes que l'on craint
J'ai levé sous ton front des millions de lances,
Et j'ai bardé ton cœur, ce soir, d'un triple airain.

Pour vaincre sans faiblir je t'ai voulu de pierre
Et plus inaccessible à ta vaine douleur,
A tout ce qui t'appelle en fermant les paupières,
Qu'un pôle l'est au pas futur du voyageur.

Mais toi tout délirant d'une fièvre malsaine
Et drapé dans ton ombre ainsi qu'en un manteau,
Tu rejettes l'épée à la nuit de la gaine
Et tu vas emprunter leur musique aux oiseaux.

Tu soulèves les pans des tuniques sacrées
Où les dieux ont caché leurs secrets mouvements,
Et par les grèves d'or que foula Cythérée
Tu courbes à ton front des couronnes d'amant.

Pourtant autour de toi la vie aux eaux d'acier,
Sous ses larges ponts d'ombre et de clarté ruisselle,
Demain lance à la terre un sonore escalier
Et des forces, brisant leurs fers, sautent en selle.

Qu'attends-tu ? La tourmente à tes côtés fait rage ,
L'éternelle douleur endeuille l'horizon ;
On entend sourdement, en des lointains d'orage,
Gronder la majesté captive des canons ;

Le sang de l'avenir empourpre les chemins
Qui mènent à l'autel des vérités anciennes ;
Descends vers les cités et de l'effort humain
Accepte avec amour ta part quotidienne.

Laisse à tous les buissons comme à toutes les brises
La magique toison de ton rêve d'enfant ;
Marche dans la clarté de la force conquise,
Ton rire jeune, ainsi qu'une pivoine, aux dents ;

Ou bien, si tu n'as plus gardé de ta jeunesse
Qui but aux coupes des poisons délicieux,
Qu'un cœur tout alangui d'extase et de paresse
Et qu'une âme de glace où grelottent des dieux ;

Si tu n'as plus élu que le rêve mauvais
Stérile à tous regards, d'appeler sous l'étoffe
Fastueuse des mots que ta pensée revêt
La respiration profonde de la strophe,

Rends fièrement ta vie à la terre féconde,
Abdique dans la mort ta vaine royauté
Et d'un beau sang versé sur les marches du monde
Sache attendre en mourant ton immortalité ! »

L'INVITATION AU SOMMEIL

Tais-toi... les mots ne savent plus...
Ils gisent auprès de leurs lances,
Ces grands Barbares du silence,
En de bleus linceuls d'angélus.

Ne parle pas... La chair s'annule ;
Et pour t'emporter hors du Temps
La nuit prophétique t'attend
Sur les trépieds du crépuscule.

La rouge amphore du soleil
Se vide aux mains qui l'ont haussée ;
Désarme tes fières pensées
Pour l'armistice du sommeil.

Ce ciel doré comme une grève,
Pourquoi le faire retentir
D'un cri de rage et de désir ?
Rentre en l'abside de ton rêve.

Dans les draps où l'odeur ancienne
D'un beau corps pénètre ta peau,
Sculpte l'image du repos
Et de ta mort quotidienne.

Glisse au sommeil de la journée
Qui vient mettre avec indolence
Un doigt d'amour et de silence
Sur les lèvres de ta pensée.

Voici l'heure où, secrètement,
Les voix et la lumière tues,
S'immobilisent en statues
Tous les héros du Mouvement.

Un bal sanglote on ne sait où,
Un miroir songe et soudain luit...
Vous la Couleur et vous le Bruit,
Oubliez-nous ! Oubliez-nous !

LE CHOC

Qu'y a-t-il ? Je ne sais que croire...
Est-ce toi qui coules, ô nuit !
Vous, étoiles ! qui venez boire
En troupeaux d'or au fond des puits ;

Toi, mon front, ma tête, ma main !
Vous, ma vie heureuse et féconde !
Un choc m'a réveillé soudain...
A réveillé soudain le monde.

Choc d'une lutte de Titans
Dont les armures étincellent...
Je sens que l'univers attend,
Que l'ombre dans ma gorge appelle.

Appelle quoi ? Le saura-t-on ?
Qui ? L'ange noir ou Dieu peut être ?
Et levé de mon lit d'un bond,
D'un bond je saute à la fenêtre.

La nuit est là comme la mort,
La nuit si vieille que ma tête
S'épuise d'évoquer encor
Le soleil et sa peau de bête.

Cent ans ont dû passer sans heurt,
Cent ans ! et nulle aube ne brille ;
Nulle rosée au bord des fleurs
N'ouvre ses yeux de jeune fille.

L'azur tragique est là, pesé,
Qu'un fin croissant de lune argente.
Ah ! de quel char soudain brisé
A-t-on détaché cette jante ?

De quelle inaccessible étable
A-t-on chassé ces cirrus fous
Qui paissent le ciel redoutable
Là clarine d'un astre au cou ?

Vont-ils s'abîmer et tenir
Captive étroitement la terre ?
Pour quel formidable avenir
Préparent-ils d'autres tonnerres ?

Mais voici que, sous les décombres
Du lit, plein d'un sang deviné,
Mon vêtement tombé dans l'ombre
Simule un corps d'assassiné.

Voici que les rideaux s'envolent,
S'envolent, puis tournent sans fin...
Ma gorge râle, sans paroles,
Et j'ai peur ainsi qu'on a faim.

Peur de chercher, peur de comprendre...
Faim de savoir, oh de savoir !
Mais le mur ne veut pas entendre
Et la lampe ne veut plus voir.

MÉLODIE VESPÉRALE

Beaux astres qui sondez les mares,
Soucieux de ne point salir
Vos éblouissantes simarres
Que fait ondoyer le zéphyr,

Eclairez nos mornes prairies
Où le noir grillon paysan
Réjouit de fables fleuries
Pleur-de-Lune, le ver luisant.

Comme d'un transparent lierre,
Habillez de votre clarté
Et l'église en son froc de pierre
Et les murs de cette cité.

Laissez couler de vos demeures
De longs rayons mélodieux
Sur le visage de mes heures
Chastement tourné vers les cieux.

Puis, de vos musiques, pareilles
A des ouragans cadencés
Que jamais ne perçut l'oreille,
Bercez les cœurs lassés, glacés.

LE SONGE DE L'AVENIR

Debout, dans la clarté sonore de l'armure,
L'épée au poing, tel qu'un iris près de fleurir,
J'écoute mes clairons célébrer l'aventure :
L'aventure sans fin de vivre et de mourir.

Riche de la cadence et des lignes futures,
Sur mon front indompté, je sens s'appesantir.
Tandis que se répand devant moi la Nature,
L'auguste volonté des soleils à venir.

Sur son trône d'argile un monde règne et croule.
Poète, je me dresse à l'avant de la foule
Pour diriger sa nef vers un vierge univers,

Et le long d'un sommeil illustré de mirages,
Je regarde, du seuil d'un grand portail ouvert,
Des Armadas voguer sur un ciel sans rivages.

LA MORT DU DERNIER FAUNE

A la fourche du bois le faune s'est pendu.
Noël. Dense aux pignons, un faix de neige bâte
Les hameaux, et, vers l'arbre où le dieu meurt, se hâte,
Hostile, un grand concours de peuple morfondu.

L'on crie : « Ah ! le suppôt ! L'enfer n'a que son dû ! »
Solennel, l'échevin, d'un doigt prudent le tâte ;
Un évêque, à cheval, le baptise à la hâte ;
Mais le corps étalé semble un arc détendu.

Or, tandis que du monstre on dispute, Marie,
Une garcette grosse, à la taille équarrie,
Accorte, avec ses seins dorés sous le mouchoir,

Fend les groupes, s'élance, et, dévote à son maître,
Embrasse étroitement le petit dieu champêtre
Et sur son front velu baise l'ombre d'un soir.

PROLONGEMENTS

Rien ne s'efface. Tout survit.
Hier à demain vient se coudre ;
Le chemin garde dans sa poudre
Le pas de ceux qui l'ont suivi.

Un parfum veille dans l'armoire
La rose morte en ses atours ;
Le monde vit dans la mémoire
De la rosée et des beaux jours.

Les livres mettent à la voile
Pour porter aux temps qui viendront
Tout ce qui s'élève des fronts
Vers les balsamiques étoiles.

Au chevet du lit où s'endort
Une enfance blonde et ravie,
Le Père voit, comme un blé d'or,
Son fils, dans le champ de sa vie.

Et le poète qui s'éveille
Fiévreux d'entendre ses chansons
Se prolonger par les buissons
Sur le point d'orgue d'une abeille,

Comme un vainqueur de sa victoire,
Comme un héros de sa cité,
Fait de la chose transitoire
Une sonore éternité.

RYTHME D'AUTOMNE

Que le vent qui fait rage
Est fier de surmonter ses rives de feuillage !

Que les routes rompues
Sont lasses aujourd'hui d'être encor parcourues !

Que les vergers difformes
Aux bras tors sont heureux de rêver qu'ils s'endorment !

Que la fane est légère !
Danseuse ! que tes pas pèsent peu sur la terre !

A UNE DANSEUSE

Toi qu'un flocon de neige habille,
Toi qui danserais sur les eaux,
Ballerine aux souples chevilles,
O libellule des roseaux !
Parmi tant de soirs triomphaux
Où, d'un lustre égal, ton art brille,
Ne crains-tu pas, ô jeune fille !
Qu'un soir l'ouragan des bravos
Ne te couche, *éteinte*, au tombeau
Quand tout entière tu vacilles
Comme la flamme d'un flambeau ?

ÉPITAPHE D'UNE PETITE MORTE

Au soleil de la mort qui l'appelait ailleurs
L'enfant qui rêve ici fusa comme une cire.
Elle était du matin que les anges respirent
Le plus brillant frisson qui coulât sur les fleurs.
Invulnérable au mal, elle vécut sans pleurs :
La vie, à ses côtés, était un chant de lyre
Qui s'élevait parmi de tranquilles blancheurs,
Et, paré pour le ciel, son musical sourire
Comme un oiseau d'argent se posait sur les cœurs.

TOUS MES SOLEILS COUCHÉS

Tous mes soleils couchés sous l'éclatante nue :
Beauté, Puissance, Amour, humides de mes pleurs,
A l'occident fouetté de verges de couleurs
Comme une chair d'enfant mystérieuse et nue ;

Tous mes départs sombrés sur des mers inconnues,
Toutes mes Ophélie's errantes sous les fleurs,
Je suis resté, ce soir, seul avec ma douleur
Et quand elle a parlé, mon cœur l'a reconnue.

Je la retrouve ainsi depuis maintes années,
Ariane, un matin d'ivresse abandonnée,
Dont le rire est mauvais et l'étreinte perfide

Et vers qui nul oubli ne tend ses bras profonds,
Car ma douleur revient par la route des rides
Que ses pas autrefois ont creusées sur mon front.

BALLADE D'EXTRÊME-AUTOMNE

Au fond des forêts consacrées
Par la présence du printemps,
Le long des sentes mordorées,
Près des sources et des étangs,
Mon cœur s'écrie et je l'entends
Et c'est comme un appel d'alarme :
Ah ! les matins n'ont plus vingt ans.
Le jour est long comme une larme.

L'automne a repris ses soirées,
La neige a donné ses bals blancs.
Au sein des foules affairées
On vend à cris intermittents
Chrysanthèmes couleur d'antans
Et la violette de Parme ;
Mais les matins n'ont plus vingt ans.
Le jour est long comme une larme.

En vain les œuvres préparées
Et les chefs-d'œuvre miroitants
Tendent leurs voiles bigarrées
Au grand souffle venu des temps,
Ma pensée est lasse et s'étend
Comme un guerrier mort sous son arme ;
Car les matins n'ont plus vingt ans.
Le jour est long comme une larme.

ENVOI

O mort grelottante va-t'en
Moissonner cette aube sans charme
Et semer celle qu'on attend.
Le jour est long comme une larme.

LA LOUANGE ÉTERNELLE

Le beau trône royal que ton cou, mon amante !
Ton cou ceint d'un collier de perle et de corail
Où s'assied, pour régner, ta tête triomphante,
Reine pour qui pavane en rouant l'éventail.
Le beau trône royal que ton cou, mon amante !

Le beau vol d'épervier que tes bras étendus !
Prêts à fixer leur proie autrefois vagabonde,
Captive de tes yeux où nul n'est descendu
En la serrant ce soir sur ta gorge profonde.
Le beau vol d'épervier que tes bras étendus !

Les beaux voiliers ancrés au port que tes seins lourds !
Embarquant les poisons de la vieille magie,
Qui mettent à la voile au souffle de l'amour
Quand retentit l'appel du Désir en vigie.
Les beaux voiliers ancrés au port que tes seins lourds !

Les beaux monts que ta croupe et tes reins nonpareils !
Ta croupe où la luxure orageuse, enfouie
Tel, opulent et vierge, un placer de soleil,
Mûrit sous des montées de neiges éblouies.
Les beaux monts que ta croupe et tes reins nonpareils !

Les beaux lions couchés que tes jambes puissantes !
Ajoutant à l'orgueil de la Divinité,
Tantôt dans la paresse et tantôt bondissantes,
Qui défendent l'accès du temple convoité.
Les beaux lions couchés que tes jambes puissantes !

Les beaux esclaves nus que tes pieds endormis !
Qui font de leur blancheur rêver le ciel de l'onde,
Tes pieds voluptueux, délicats et soumis
Qui t'emportent parmi la jeunesse du monde.
Les beaux esclaves nus que tes pieds endormis !

L'ÉPÉE

Par les destins banni, d'un âge à l'autre, en butte
Aux périls embusqués, masqués des temps brutaux,
J'ai gardé, dans la trêve ou le feu de la lutte,
Mon idéal, comme une épée sous mon manteau.

Oh ma course fut longue ! Et du trône à la hutte,
Où, roi dépossédé, j'ai cherché le repos,
Que de fois n'ai-je pas désiré que ma chute
L'abrégât, en brisant sur le sol mon fardeau !

Mais l'inflexible lame, alors vivante et telle
Qu'une ruche irradiant un essaim d'étincelles
Tour à tour, m'a gardé du crime et du tombeau.

Depuis ! L'heure a plané sur ma victoire immense,
Depuis ! La noble épée ouvrit un vol de faulx,
Et près de m'égalier à la Toute-Puissance,

Je la baise en pleurant pour la rendre au fourreau.

IDÉAL

Idéal ! Idéal ! O Roland plein de gloire,
Avant de retourner à la pensée des dieux
Sache emboucher encor ton oliphant d'ivoire
Et jette à l'univers un appel furieux.

De Barbares cruels la route est toujours noire.
Idéal ! Idéal ! ne ferme pas les yeux,
Mais vois-les, enivrés du vin de la victoire,
Parjurer le soleil d'un rite injurieux.

Vois leurs glaives brandis vers de tonnants désastres
Ouvrir une blessure aux flancs dorés du ciel
Pour en faire tomber la semence des astres,

Tes images déchoir, dans la fange noyées,
Et tes derniers soldats, amour essentiel,
S'avancer à la mort, enseignes déployées.

PLUS HAUT !

Plus haut ! Toujours plus haut ! Dès que l'ombre fut faite
Nous avons échappé, vainqueurs, à nos réseaux.
Allume encor pour nous l'inoubliable fête,
Azur ! et que vers toi s'exhalent les oiseaux.

Vois, la vie intrépide est présente à son faite,
Dans l'attente qui, longue, au bruit de ses fuseaux
A suspendu le souffle au gosier du prophète
Et nul n'espère encore en la face des eaux.

Seul le ciel s'est ouvert à la marche des Gloires.
La Terre brandit l'Arbre en signe de victoires,
Plus haut que le silence et le vent, nous irons

À travers les sommeils tisseurs de belles toiles,
La lèvre en sang unie aux lèvres des clairons,
Pour contempler les dieux au banquet des étoiles.

ATHANAËL

UN POÈME DE LA SOLITUDE

(Première partie)

Les continents de ses grands yeux
Par où le ciel se peut décrire,
L'adieu
Des lyres
De sa voix grêle au fond du parc,
Sa lèvre en arc,
Habile à décocher le rire ;

Le matin de ses cheveux blonds
Envahissant d'une herbe folle
Son front
D'idole,
— Rocher perdu dans le soleil —
A mon réveil,
Me laissent triste et sans parole.

Athanaël — l'ai-je nommé ? —

Vit de mon intime lumière ;

Sommé

De taire

Jadis, un orgueil foudroyé,

A mon foyer

Il vient s'asseoir (plus solitaire

Qu'une larme aux doigts fuselés
De l'heureuse et vaillante épouse),

Sur les

Pelouses

De mon gai savoir endormi,

Plus qu'à demi

Déjà cerné d'ombre jalouse.

Il vient du moins calme ciel, d'où

Part la flèche des hirondelles ;

Un doux

Bruit d'ailes

L'annonce et me fait tressaillir,

Tant le désir

De le posséder me harcèle.

Athanaël — l'ai-je compris ? —

M'offre une énigme à quoi répondent

Mes cris

Qui sondent

En vain, comme un astre la mer,
 Son cœur d'éther
Et l'amphore où ses jours se fondent.

Est-il de ces veilleurs de tours
Qui, debout, l'épaule à l'épaule,
 A tour
 De rôle,
Lancent l'appel qui vous induit
 Du haut des nuits
A frapper le mur de nos geôles ?

Pur esprit, vient-il protéger
La science aux pétales doubles
 Que j'ai,
 Sans trouble,
Reçue au sommet de mes chants
 D'un arbre ardent
Et que j'effeuille en l'onde trouble ?

Amour qui dors sous les arceaux
D'églantier d'un matin fragile,
 D'un saut
 Agile,
Rejoins-le, lorsqu'au ras du sol,
 Il prend son vol
Pour nager au ciel d'île en île.

Suis son sillage de lait pur
Tracé parmi les violettes
 D'azur ;
 Volette
Autour de ses flancs d'enfant roi
 Puis, oh dis-moi
En quel vol bleuit sa retraite.

Peins-moi son domaine. Sût-il
Masquer de feuilles sa fenêtre,
 Subtil,
 Pénètre
Dans l'asile qu'il choisit pour
 Vivre et parcours
Un lieu que nul ne doit connaître.

Ecoute son silence si
Pur auquel jamais les tumultes
 D'ici
 N'insultent,
Et le sommeil qui clôt ses yeux
 Offrant aux dieux
Un miroir que Vénus consulte.

Pareil en sa morne splendeur
Au flot sommé d'une mouette,
 Mon cœur
 Fouette

D'une vierge écume son toit
De ciel étroit
Où n'atteint jamais l'alouette ;

Tous mes cris déployés jusqu'aux
Frontières où l'ombre répète
L'écho
Des fêtes
Du soleil, ont jailli vers lui ;
Toutes mes nuits
L'acclament roi de mes conquêtes.

Angé ou démon, il est mon bien.
Mais pourquoi le poursuivre ensemble,
S'il vient
A l'amble
De la pendule au Bois dormant,
Si les charmants
Princes de l'ombre se rassemblent ?

Pourquoi chercher ? Né d'un espoir
Nourri par ceux qu'un mal consterne,
Le soir
Hiverne
Dans le clair de lune neigeux,
Où les doux jeux
Des amants tournent et me bernent.

Bientôt je le verrai. Bientôt
Ses doigts rafraîchiront ma tempe.
 Taïaut !
 La lampe
Chasse déjà, de sa lueur,
 Les loups flaireurs
Des miroirs où ses cheveux trempent.

Tout l'annonce à mon souvenir
Fait d'avenirs qui se concertent :
 Soupirs
 Des vertes
Fronaisons, ondoyant propos
 De fous pipeaux,
Lent coucher des peines souffertes.

CHERCHONS DIEU...

Cherchons Dieu dans la lumière
De ce vaste après-midi,
Au pied des autels de feuilles
D'où s'évapore un chant d'oiseaux ;

Dans les étoffes du vent bref
Dont s'habille un instant la terre,
Et parmi tout ce qui naît
Du beau ciel que les foins encensent.

Ah ! vais-je enfin le recueillir
Tel qu'il tiendra dans mes paumes ?
Divin ! divin ! que je suis aise
Que tu sois immense et petit !

Que je suis aise de pouvoir
Incessamment te découvrir
Et m'égalier à toi ! moi, nain
Qui donne du front dans l'azur.

CHANSON DE JOLIE FILLE

Il monte, il monte de mes jours de rêverie
 Je ne sais quel pays latent
Où je suis fée, où je suis fleur épanouie,
 Où je répands
Une clarté dont la lumière est éblouie...
 Vienne l'amour !
 Vienne la vie !
 J'ai vingt ans.

Et cette image, incessamment je la déplie
 Devant mes yeux heureux, devant
Tous les désirs qui me modèlent, accomplie,
 Devant l'Amant,
Afin qu'un jour mon sort l'accepte et la copie...
 Vienne l'amour !
 Vienne la vie !
 J'ai vingt ans.

Car je veux être une héroïne de féerie,
Je veux vivre un songe éclatant,
Et sur les cœurs et sur les âmes asservies
Régner longtemps,
Ivre de l'ode éblouissante que je crie :
Vienne l'amour !
Vienne la vie !
J'ai vingt ans.

Destin ! Destin ! entends ma voix qui te supplie !
Fais surgir ce pays latent
Où je suis fée, où je suis fleur épanouie,
Dès à présent !
Je suis si belle au fond des yeux de mes amies !
Vienne l'amour !
Vienne la vie !
J'ai vingt ans.

MUSIQUE AU TEMPLE MOUILLÉ

Contre le ciel que ramage la pluie
Le monument de la forêt s'appuie :
Piliers moussus et dôme oriental.

Le vent s'y berce et, parmi les ramures
D'où monte à flots un encens végétal,
La fine averse aux cordes de cristal
Fait retentir ses premières mesures.

Prélude lent soutenu quelquefois
Par l'invisible orchestre du silence ;
L'arbre déferle avec des résonances
De tambours clairs frappés de mille doigts.

Et de sa voûte un murmure s'exhale,
Né d'un frisson de soie et de satin,
Plus richement nombreux et plus distinct
Qu'un lent passer de robes sur les dalles.

Loin du sommet houleux des frondaisons,
Grêle, il bondit par les branches charmées ;
Tel un grelot dans une main fermée,
L'eau d'une source, à mi-voix, lui répond.

Mais l'âpre vent soudain emplit l'abside
Où le feuillage est courbé humblement,
Où le soleil que gerbe l'occident
Laisse encor choir un fêtu d'or humide.

D'une aile ouverte et close au fond du ciel,
Son large souffle, en capturant les chênes,
Creuse un sillon sonore où l'âme humaine
Semble égarer ses accents solennels.

*

Instant sacré ! Tous les soupirs se fondent,
— Tous les appels obscurs, tous les frissons ! —
Dans ce jeu d'orgue aux nappes de basson
Qui verse au loin d'insaisissables ondes.

Du svelte arbuste aux rouvres orgueilleux
Entre lesquels l'herbe pauvre est plus grave,
Tout un essaim de désirs nés esclaves
Se mêle aux flots du chant religieux.

Et d'humbles vœux qui sourdaient de la terre
Voguent parmi ce long ruissellement ;
Ivre de jour, le soir vient. Mais le vent
Redouble et croît ainsi qu'un estuaire.

Avec les bonds d'un fleuve que la nuit
Aurait enflé des clameurs d'une foule,
De cime en cime, il se jette et s'écoule
En charriant la forêt dans son bruit.

Assaut de vague enlaceuse et fuyante !
Assomption plaintive ! O morne essor !
L'arbre, raidi comme un muscle, se tord
Vers l'invisible but de la tourmente.

Tel un captif qu'enchaîne l'univers
Il s'offre aux loins dans un spasme sauvage ;
Torrentueux, le vent l'arque et fait rage,
Et dans la nef, où ce grand hymne vert

Monte, entonné par le peuple des feuilles,
Le cœur du soir est si près d'être offert
Que Dieu s'avance, écoute et se recueille.

NOSTALGIE

Plus fort, Seigneur! plus fort! Pour m'astreindre à ma tâche
Frappe-moi, sans répit, plus fort, car je suis lâche ;

Lâche au labeur humain que je dois assumer,
Lâche, depuis qu'au mal tu m'as accoutumé.

C'est en vain que ton doigt m'accable ; sans fêlure,
Mon âme qu'il atteint rend le son d'une armure

Et ne saigne en secret que, lorsqu'avec le soir,
L'ombre oppose à ses pas des frontières d'or noir.

Mais de tous les chagrins que tu répands à verse,
Des projets avortés que ta haine traverse,

De l'exil outrageant du pauvre, je me ris :
Invulnérable aux coups dont jadis je guéris,

Tels ces matins d'automne embrumés et funèbres,
Convalescents encor des épaisses ténèbres

Qu'un grand ciel douloureux perça d'astres de fer.
Et je me ris des jours de large où j'ai souffert

Depuis que je me sens l'âme au port et bercée
Par le rythme qui naît des blessures pansées.

Nul ne se ramifie en mon cœur qui prévaut
Contre eux, mais leur dérouté a montré mon tombeau.

De leur fane entassée ils l'élèvent, suprême !
J'y roule des sommets les plus clairs de moi-même ;

Et sentant qu'à mon tour je me grise et je meurs
De ce sommeil auquel je cède et dont j'ai peur,

Debout, dans un sursaut d'angoisse, je te crie :
Réveille d'un sanglot ma sauvage énergie ;

Chaque jour, sans merci, Dieu taciturne et dur,
Guinde-moi, d'un coup bref, hors de ce songe obscur ;

D'une implacable main tire-moi de la tombe ;
Abaisse mon orgueil de peur qu'il ne succombe ;

Frappe ! mais, ô vengeur miséricordieux !
Renouvelle tes coups, que je les sente mieux.

POÈMES INÉDITS OU INACHEVÉS

ENTRE TOUTES

Comme un parfum s'exhale au sein d'une musique,
Respire sous le toit de mes chastes pensées
La femme aux doigts gardiens des rêves magnifiques
Qui naquit au printemps d'une amour offensée.

En disposant les pans de sa longue tunique
Que le dépit brutal de ses sœurs a froissée,
Chaque jour, elle lit, d'une voix nostalgique
Le poème nombreux de mes heures passées.

Par ses soins délicats les mots les plus profonds,
Les mots les plus divins épanchent leurs flacons ;
Et quand le soir défait les archers du soleil,

Comme je goûte encor leur intime liqueur,
Elle pose son front couronné de sommeil
Sur l'oreiller royal et vivant de mon cœur.

LA HAINE AMOUREUSE

D'autres ont pu vous voir, vous aimer et sentir
Vos regards enchâsser en eux leurs diamants,
Puis, la fleur du blasphème à la lèvre, mourir
Loin de leur ciel et de leurs dieux, en vous nommant.

O source de blancheur que nul ne peut tarir,
D'autres ont habité leur rêve décevant
Et vous ont asservie à leur vaste désir
Comme un aigle asservit sa proie, en l'enlevant.

Moi, libre de vos liens déjà plus qu'à moitié,
Sans implorer de vous le pain de la pitié
Que l'on jette à celui dont l'âme vit sur terre,

Soucieux seulement de ne vous point chérir,
Je rentre dans ma haine ainsi qu'en un repaire
Pour y cuver le vin de votre souvenir.

CHANT POUR LA FEMME

O toi que je vénère à l'égal des chimères
Qui ont armé tes doigts de leurs griffes d'acier,
O Femme, aux flancs flétris par l'œuvre de la mère,
Je dépose en tremblant ma louange à tes pieds.

Au fond d'un bouge aveugle à la lumière d'or,
Parmi la double horreur de l'ivresse et des rides,
Un jour tu m'as tendu l'embûche de ton corps
Lové comme un serpent dans les ronces perfides.

Un jour, j'ai recueilli la volupté divine
Au putride relent de ta bouche édentée ;
La vieillesse et la mort qui griffaient ta poitrine
Ont veillé mon sommeil au verger dévasté ;

Et quand le désir fauve élargissant ses ondes
M'a grisé de son vin et souillé de sa lie,
Chaque fois, j'ai senti, de la minute immonde,
Me remonter aux dents l'écume de la vie.

Femme ! j'allais vers toi, pèlerin de ton ombre,
Mes vingt ans sonnaient clair sur le monde aux écoutes,
Je cherchais dans le rêve aux tragiques décombres
Les yeux vers qui l'on va pour prétexter sa route.

J'adulais chastement un idéal rageur
Et je priais les dieux qui savaient mon amour
D'accorder la Très Chère et la Pure à mon cœur
Avant qu'il descendît le versant de mes jours.

Ma vie abandonnée aux mains blanches d'Elvire,
L'hymen eût pu m'offrir sa froide majesté,
Et, coquebin féru d'un spécieux délire,
J'aurais voué mon rêve à la fécondité.

Mais toi qui n'étais pas encore dans ma couche,
Mais toi qui m'apportas les fruits clairs de tes seins,
Toi qui devais un jour faire saigner ma bouche
Lutée à la blancheur perverse de tes reins,

Tu devais m'enseigner qu'il n'est pas de dictame
Plus terrible et plus doux que l'ardente blessure
Ouvrte dans la chair fragile de la Femme
Quand l'orage des sens fait tonner la Luxure.

Beaux yeux embus de pleurs, doigts annelés de bagues,
Corps ivre du vin noir de la vie enchantée,
Vous deviez m'entraîner, roulé de vague en vague,
Vers le rivage en feu d'une autre éternité !

Capturé tout entier aux innombrables liens
Que tresse sur mon cou ta chevelure torse,
O Femme ! j'ai dompté en des jours anciens
Les fauves qui peuplaient les jungles de ma force.

Sur tes seins divergents qui fleurissent ma bouche,
Maîtresse ! j'ai trouvé le refuge et l'asile
Et je t'ai embrassée en un élan farouche
Comme un python s'attache au torse nu d'un psylle.

Souviens-toi. Le grand lit s'ouvrait dans l'ombre large
Pareil au livre austère et longtemps médité
Où ton corps fastueux semblait inscrire en marge
Le poème du sang et de la volupté !

Souviens-toi
.....

Par les aubes d'étain ou les midis de plomb,
Ma poitrine ajustée à ton ventre convexe
Que semblait couronner la mousse d'un vin blond,
Avidement j'ai bu la coupe de ton sexe.

.....
.....
.....
.....

Et les jours effarés fuyaient sous leurs Portiques !

JE TRAVAILLE PARFOIS...

Je travaille parfois à naître
D'un pays veiné de ruisseaux,
Populeux de pins et de hêtres
Et qui se décoche en oiseaux.

C'est une terre recueillie
Que la menace des hauteurs
Rend grave à l'exemple des vies
Sur qui pèse et fond le malheur.

Entre les coteaux qui la bercent
Du lent bercement de leurs blés,
Elle apparaît, forte et diverse,
Comme cent peuples rassemblés.

CRIS

Un cri me bourrèle : Savoir !
 Cri d'une lutte titanesque,
 L'horreur au ciel est peinte à fresque ;
 La torche aux poings double le soir.

Un cri travaille à m'affranchir :
 Aimer l'homme ! hélas ! mon cœur sème
 Contre la rafale et s'il aime
 C'est qu'il est libre de haïr.

Un cri me construit comme un mur :
 Lutter

Un cri me transporte : Mourir !
 Mais, — ô captieuse allégresse ! —
 Si la vie est une promesse
 Quel dieu — Mon Dieu ! — peut la tenir !

UN CHANT D'AMOUR TRAINAIT...

Un chant d'amour traînait sur les vagues blessées,
C'était un soir sauvé par les larmes du monde,
Des âmes à genoux, par d'autres enlacées,
Réfugiaient en Dieu leur tendresse profonde.

Tandis que, des hauteurs de la nuit cadencée,
Les astres, dans la mer, laissaient glisser leurs sondes,
De beaux départs, pareils à de nobles pensées,
Déployaient sur les nefs leurs voiles vagabondes.

Parfois
Un long cri mesurait la profondeur du ciel
Puis retombait lucide, en poussière d'étoile,

Et des femmes en pleurs qu'un doigt semblait bannir,
Invisibles sous
La recueillait ainsi qu'un dernier souvenir.

QUATRAIN

Aux flancs des monts herbeux dont la musculature
Se tordait au bûcher d'un redoutable été,
Un opulent soleil cuivrait les grappes mûres
Où le sang lumineux du sol était monté.

PAGES ANTHOLOGIQUES

I

LA CHANSON BALBUTIANTE

1899

—

PROJETS

Soir bleuté d'un ruissel de lune,
Après nuit de ta chevelure :
Je veux dormir dans l'un et l'une.

Pour éveiller ta chair si pure,
Mais implacable comme un marbre,
Nous lirons quelque gravelure.

Puis tu t'enfuiras sous les arbres
Avec un ris qui paraîtra
L'adieu d'un pépiage aux arbres.

Or ce défi pour moi sera
Le vin vieilli dont on se grise
Et je te prendrai dans mes bras.

Tache laiteuse en la nuit grise,
Ta nudité sera le but
Des aigipans en entreprise.

Et lorsque, de ta chair imbu,
Je voudrai déchiffrer ton cœur,
Il sera clos comme un rébus.

Car il s'ouvre au seul confesseur,
Frocard auguste et gorgé d'or,
Chargé de laver tes noirceurs

Et de préparer ton remords.

LE SOIR AU SEUIL

Sur le seuil lisse et tiède et flétri comme un front,
Accueillons le soir comme un ami qui s'épanche,
Et la chute des fleurs, en offrande, des branches,
Bénira de parfums la paix où nous serons.

Le crépuscule a clos d'une ombre indéfinie
Le temple de l'Espoir au fond des horizons,
Et le soleil qui meurt agonise en rayons,
Tels les cierges derniers de quelque liturgie.

Des heures vont couler dans l'effroi des ténèbres,
Qui précisent sur nous leurs planements funèbres
D'envergure inquiète et comme inassouvie.

Recèle au fond de moi ta songerie intime,
Peut-être que l'instant pour nous sera l'ultime,
Et bénissons la Mort qui décuple la Vie.

ALLÉGRESSE

Dans mon cœur, pour qui j'ai requis
L'âpreté des septentrions,
Sonne en gloire de carillons
L'hosannah des Nords acquis.

Visions des nuits où agonisent
Les attitudes des moulins ;
Visions des antennes de lin,
Sous le bon effort des brises.

Ah ! goûter dans quelque Zéelande
Le silence des villes mortes,
Et loin des modernes cohortes
Le calme brumeux des landes.

S'en aller vers quel inconnu
De rêve et de sonorités,
Et pour mon cœur circonvenu,
Vers quelles intimités ?

Dans mon cœur, pour qui j'ai requis
L'âpreté des septentrions,
Sonne en gloire de carillons
L'hosannah des Nord's acquis.

DES AMANTS PARLENT

Au coin de la Vie embusqués,
Nous échangeons nos pensées nettes,
Et nous égayons de sornettes
L'amour de nos cœurs offusqués.

Autour de nous les âmes frustes
En déplorent la cruauté,
Mais notre amour bien dorloté
Nous fait trouver l'épreuve juste.

Pourtant, nous portons au côté
Le coup que nous donna sa lance,
Et son bruit dans notre silence
Est l'intrus pour nos vanités.

Nous dressâmes jadis la liste
De ses défauts impardonnés,
Et depuis, toujours étonnés,
Nous arborons nos âmes tristes.

Nous sommes toute obédience,
Voire toute passivité,
Et la Vie qui nous offense
N'atteint pas nos divinités.

Peut-être aurons-nous la revanche
Qu'attendirent d'autres en vain,
Et nous nous tenons par la main
Pour gravir quelque route blanche.

Blottis dans nos âmes malsaines
Et la volupté du mystère,
Nous sanglotons pour satisfaire
La tristesse contemporaine.

Et songeurs, nous nous offensois
A la pensée qu'on nous ressemble
Et qu'en existant nous rêvons
Le rêve ingénu d'un ensemble.

PARC MORT

Dans la clarté des frondaisons,
Le parc lunaire, à mi-saison,
A le faux air d'un Trianon.

Le rêve est net comme l'allée
Crépusculâtre et d'affilée
Entre deux songes d'azalées.

Où sont les rythmes des guitares,
Les madrigaux subtils et rares
Et les voluptueuses tares ?

Les êtres esquissant, fluets,
Les pas menus d'un menuet
Avec des gestes désuets.

O Passé ! Passé ! Ombre étanche,
Rien ne subsiste à ta revanche,
Pas même un frisson dans les branches !

BONHEUR !...

Bonheur ! négation d'autrefois,
Je crois éperdument en toi !

Les frissonnants épithalames
Des arbres verts me vont à l'âme.

Douceur de la sentir à moi,
Rose d'un puéril émoi ;

De voir, dans les herbes petites,
Les yeux naïfs des marguerites ;

D'entendre frémir le silence
Alourdi des plaines immenses

Où l'alouette, ivre de vie,
Clame une joie indéfinie.

Je ressens, après tant de larmes,
La bienveillance de ces charmes,

Et comme au chant des barcarolles,
Je me complais à ses paroles.

EN UN MISSEL...

En un missel d'ivoire et d'or,
Aux enluminures naïves,
Etre l'enfant bouclé qui dort
Quoi qu'il arrive !

Au milieu d'un siècle obsesseur
En ses querelles virulentes,
Etre le Jésus bénisseur
Des foules lentes !

Parmi quelque aride campagne,
Loin des bruits et des luttes fortes,
Etre le rêve épars qui stagne
Sur une eau morte !

Ou bien de lumière éblouie,
Et dédaigneuse d'un peu d'eau,
Etre la fleur épanouie
De ton rideau !

ÉCOUTE LA CHANSON DU SOIR...

Ecoute la chanson du soir,
Qui pleure comme un désespoir
 D'incomprise,
Et cherches-y d'anciens sanglots :
Les douleurs qui furent nos lots
 S'éternisent !

Entends la chanson de mes yeux
Recevant le baiser d'aveux
 Où tu cèdes,
Sachant bien qu'au lieu de beauté,
Tu n'as qu'un charme de bonté
 Et de laide.

Ecoute la chanson du ver
Qui survivra même à la mer,
 A l'amour ;
Au gré de son patient effort,
Il anéantira la mort
 A son tour.

Gaspard chante :

Sois la troublante
En qui se berce
L'heure perverse.

Sois la bénie
A qui je chante
Des choses lentes.

Sois la beauté
Parfois ternie
Des agonies.

Sous la prêtresse
Du culte hanté
Des voluptés.

Sois-moi le soir
Tombé des tresses
De tes caresses.

Sois-moi l'orgueil
De mon espoir
Au néant noir.

Et sois-moi l'or
Des jours sans deuils
Et clairs d'accueils.

Sois-moi encor !

Gaspard chante :

La clarté tue, yeux clos, repose
Ton corps menu comme défunt,
L'heure passe comme une rose
Dont l'agonie est sans parfum.

Un rythme vibre sous ma main,
Pris aux ferveurs des mandolines ;
Ne crains en rien le grand chemin :
Ce soir la lune le câline.

Mes yeux blessés de voir la vie,
Je les ai blottis sous tes mains,
Derrière qui j'attends demain,
Séparé deux fois de la vie.

Chante, chante, mon âme folle,
Si tu le peux, cet imprévu,
Mais sans rechercher de paroles :
Tais-toi, mon âme, il n'en est plus.

Gaspard chante :

Ses yeux qui ont l'étrange attirance des tombes...

LOUIS CHICOT.

Les yeux mi-fermés
Sur leur profondeur
Ont atteint mon cœur,
Les yeux m'ont charmé.

Les yeux ont souri
Pour me cajoler ;
Les yeux ont parlé
Et ils m'ont menti.

Les yeux ont pleuré
Pour m'apitoyer
A leur plaidoyer :
Les yeux m'ont leurré.

Puis les yeux ont ri
A l'aveu suprême,
Et sur ce blasphème
Les yeux m'ont aigri.

Et lorsqu'abattu,
J'ai cru qu'ils allaient
Livrer leur secret,
Les yeux se sont tus.

Les yeux m'ont cherché
Quand je suis parti,
Puis sur un ami
Ils se sont penchés.

Les yeux ont souri
Pour le cajoler ;
Les yeux ont parlé
Et lui ont menti.

O MORT PAISIBLE...

Toute beauté sur terre est le souffle d'un mort.

J. B. CARLIN.

Le soir est beau comme une femme
Qui aurait mis tous ses parfums,
Le vent pleure comme quelqu'un ;
Je voudrais assouvir mon âme !

O Mort ! paisible et souveraine,
Délivre-moi d'un corps obscène.

J'entends pleurer en moi les peines
De ma pauvre enfance claustrée,
Dont j'ai passé les heures vaines
En une attitude prostrée.

O Mort ! paisible et souveraine,
Délivre-moi d'un corps obscène.

Du fond de mes années moroses,
Je te revois à mes côtés
Epris de toi parmi les choses
Dont tu ternissais la beauté.

O Mort ! paisible et souveraine,
Délivre-moi d'un corps obscène.

Entends le siècle par ma voix
S'éperdre vers ta nuit suprême,
Mon corps est lourd comme un blasphème
Qu'il me faut traîner jusqu'à toi.

O Mort ! paisible et souveraine,
Délivre-moi d'un corps obscène.

Depuis trop longtemps on me leurre
D'espairs lointains en l'Harmonie,
Je ne pense, l'âme ravie,
Qu'à la majesté de ton heure.

O Mort ! paisible et souveraine,
Délivre-moi d'un corps obscène.

Le soir est beau comme une femme
Qui aurait mis tous ses parfums,
Le vent pleure comme quelqu'un ;
Je voudrais assouvir mon âme.

LE SOIR EST CLOS...

La mort, là-bas, te dresse un lit de joie.

PAUL VERLAINE (*Sagesse*).

Le soir est clos comme une tombe.
Tu m'émeus d'une étrange peine,
Pesante et pourtant incertaine ;
Tristesse de ce soir qui tombe !

Le soir est clos ; mon âme vide
Bat des ailes vers une Foi,
Mais son envol heurte, pavide,
L'opacité d'une paroi.

Ces murs d'ombre m'ont fait connaître
Qu'il en est fait de moi, de moi ;
Oui, mais, Seigneur, comme est étroit
Ce soir où disperser mon être !

Mourir ! être celui qui tombe,
Las de toutes les lassitudes ;
Mourir ! Mourir ! sous l'attitude
De ce soir clos comme une tombe !

L'INFLEXION DES VIEUX AIRS.....

Oh ! ces vieux refrains revenus
On ne sait pourquoi dans la vie.
ANDRÉ LEBBY (*Chansons grises*).

L'inflexion des vieux airs
Que modulait ta bouche
Ranime la farouche
Horreur de mon désert.

L'orgue de Barbarie
Pleure ineffablement
Un air qui ne varie
Sur un rythme lent, lent.

L'ariette farouche
Prend dans le soir désert
L'inflexion des vieux airs
Que modulait ta bouche.

Mes pleurs tombent lents, lents,
D'un cœur qui ne varie ;
L'orgue de Barbarie
Pleure ineffablement.

LE SILENCE ORGUEILLEUX...

O nuit ! tu es pour moi le signal
d'une fête intérieure.

BAUDELAIRE (*Poèmes en prose* .

Le silence orgueilleux jouit de son ampleur
Et s'écoute songer, posé sur la nuit noire
Comme un aigle farouche, anxieux de la gloire
De son néant d'appels et sa beauté d'horreur.

C'est le moment d'effroi où des fleurs vont mourir
Sous les gestes en or des étoiles hautaines,
Et où le désespoir infini des fontaines,
Extasié de lune omet de s'assouvir.

.....

C'est l'heure où l'on bénit la lampe qui vainc l'ombre,
Où l'on s'étonne encor d'être encore étonné
Comme un enfant devant la vie, aïeule sombre,
Qui nous reedit toujours son conte suranné :

L'invariable, celui des douleurs et des peines,
Que d'autres ont subi, les yeux hagards et fous,
Et que nous écoutons avec l'attente blême
Qu'il se fera plus bleu parce qu'il est pour nous.

C'est l'heure où le remords qu'affole le silence
De la tombe hâtive où l'enfouit l'orgueil,
Dans la paix monotone et morne apporte au seuil
De soi la volupté longue des lancinances.

Et l'Espoir, comme un chaume brillant dans le soir,
Grise d'avenir net l'âme étrange et profonde
Qui oublie parmi son moelleux nonchaloir
La vieille horloge à poids balbutiant des secondes.

DOUCEUR D'ÊTRE POÈTE...

Douceur d'être poète et de pleurer parfois
Quand d'autres sont repus d'un « moi » béatifique.
Douceur d'être poète et de pleurer parfois.

Orgueil ! Le livre est clos et le rêve est fixé
Comme un papillon rare et palpitant aux pages ;
Orgueil ! le livre est clos et le rêve est fixé.

Tristesse ! il est parti et des doigts l'ont frôlé,
Auxquels il est resté la poussière des ailes.
Tristesse ! il est parti et des doigts l'ont frôlé.

J'ai voulu le brandir pour éblouir des yeux,
Comme le voilà terne et ton orgueil puni !
J'ai voulu le brandir pour éblouir des yeux.

Ah ! désormais, fais-lui la sépulture digne,
Et ne l'exprime pas hors des toutes clartés ;
Ah ! désormais, fais-lui la sépulture digne.

Douceur d'être poète et de ne point chanter...

Saint-Pol, Avril-Août 1899.

II

VERS LA VIE

LE CHANT DES ROUTES
ET DES DÉROUTES

1900

—

LES CHOSES MATERNELLES

Cette passante vient du fond de mon passé,
Souriante à demi de l'avoir traversé.

HENRI DE RÉGNIER.

J'entends les choses maternelles
Du fond des villes éternelles.

Les souvenirs s'en sont venus
Comme des gens qu'on a connus.

Ils s'en sont venus par les routes
Très lointaines où l'on écoute

Le chœur apaisé d'Autrefois,
— Vaste rumeur sans une voix.

Les belles filles d'Avril chantent
Et toute la Comté s'enchanté

De soleil, d'épis et de vignes
Où des hommes mettent le signe

De leurs deux mains de volupté
A sentir frissonner l'Été

Au toucher des grappes pendantes,
Lourdes comme des seins d'amante

Et prometteuses de survie.
L'hymne est immense de la Vie,

Dans le bourdon des travaux clairs
Qui fécondent comme une chair

Le sol tumultueux d'épis
Qu'un grand souffle tiède infléchit

Selon le rythme des eaux lentes.
Et c'est — à l'horizon — l'Amante :

Celle du songe et du blasphème,
Impersonnelle et tout de même

L'amante inévitablement.
La chair se lève et le cœur ment,

L'âme entière voudrait et n'ose
Revendiquer encor la chose

Par quoi elle fut et sera
Comme plus belle et d'apparat

Et plus harmonieusement triste.
Du seul passé le mot persiste

Qu'elle apporta comme une étoile,
Et si parfois la voix se voile,

Sur les chemins où je perçois
Le cœur apaisé d'autrefois,

C'est pour que plus tendre et plus pur
Me parvienne dans le futur,

Selon le rythme des eaux lentes,
Avec, à l'horizon, l'Amante,

Par delà les voix et quand même
Le frisson bleu du mot suprême.

AU VERBE

Au verbe énorme de la Vie
Déclinant avec la lumière,
L'ariette de la bergère
Oppose sa paix infinie.

Ainsi qu'une voix familière,
Les grands arbres l'ont accueillie
De toute l'âme recueillie
De leur monde crépusculaire.

C'est la chanson de la joie saine
En l'émanation sereine
D'un patois coloré qui bruit.

Et dans le grand silence étanche
Vert, dans le demi-jour des branches,
Tremblote une lueur de bruit.

EN SOLILOQUE

Mon âme vagabonde et sculpte des chimères.

EUGÈNE CHATOT.

Les petites mains berceront ta tête
Et la voix saura des mots longs et doux
Qui seront pour toi des rumeurs de fête.

Tant tu pleureras parmi ses genoux
Que les jours seront couleur d'espoir clair
Aux finalités de leurs couchants roux.

Et tes grands chagrins d'enfant auront l'air
De très petits maux qui ne seront plus
Que l'obscur frisson de toute sa chair.

Le trésor d'amour que tu crois perdu
Aux hasards lointains de tous les calvaires,
Les petites mains te l'auront rendu,

Et ton cœur sera tout un hémisphère,
Puisqu'il contiendra ses deux yeux surtout
Et les mots très longs que savent les mères.

Et ta voix sera l'écho de beaucoup
D'autres voix aimées qui seront sereines
Et qui afflueront vers toi de partout.

Et les soirs verront ton âme incertaine
Confondre les ors de leurs infinis
Avec ceux des yeux qui s'ouvrent à peine

Sur l'horizon vert des chemins bénis
Où tu t'en iras par bonds graves sous
La chanson des Joies au bord de leurs nids.

Et la voix saura des mots longs et doux
Et tu aimeras la vie mensongère
Parmi la vie tiède de ses genoux,

Et ton cœur sera tout un hémisphère.

FERME TES YEUX

« Ferme tes yeux sur la grand'ville,
Le vent s'est couché sur la porte
Comme un grand lévrier tranquille.

« Ferme tes yeux, mon âme est forte
Et ne craint pas les pas errants
Des spectres ni des feuilles mortes.

« Ferme tes yeux, le monde ment
Autour de ces joies coutumières
Que nous savons obscurément.

« Ferme tes yeux, l'heure est plénière,
Un crapaud tinte l'angélus
Aux horizons de son ornière.

« Tu sais bien que l'astre n'est plus
Au ciel de route des rois mages,
Puisqu'ils ont rencontré Jésus.

« Le Jésus des tendres images
Illustrant les missels d'ivoire,
Où il subsiste entre les pages

« Un peu du bon parfum de croire,
Comme le parfum des lavandes
Persiste aux linges des armoires.

« Dors les beaux songes de la lande
Fixés aux parois de ton être
Comme des maïs d'or qui pendent ;

« Ces beaux songes qui te pénètrent
Du parfum de ta pure enfance
Rêveuse du ciel bleu des prêtres.

« Et tu seras celle qui pense
Avoir recouvert dans les fleurs
Germantes aux mains du silence

« Les ors perdus de tes bonheurs. »

AINSI S'ÉPANDAIT

Ainsi s'épandait la grande âme
De mes désirs prêts à savoir
Les instant de ta chair, ô Femme !

Aux treilles de la Vie, le soir
Foulait les grappes triomphales
Lourdes du vin du jeune espoir.

La lune errait dans le ciel pâle,
Et j'étais là sans ironie
Dans ma ferveur sentimentale.

J'écoutais décroître la Vie,
Le cri des métaux tourmentés
A l'horizon des tâches infinies.

Et pénétré de ta beauté,
O Nature ! qui crées des mondes,
J'étais un monde en volupté !

Seul, dans la ténèbre profonde
Qui descendait en flocons mous,
Mon être fluait comme une onde.

Et je sentais par élans doux
S'éveiller la clarté des anges
Tandis que Dieu nous mettait sous

Le geste ailé de ses phalanges.

L'HEURE FROLEUSE...

L'heure frôleuse trébuche
Aux pentes de l'éternité,
Et la lune aime ces embûches.

Les grands arbres ont écarté
Leurs formes savamment humaines
Derrière un pan de sa clarté.

Un souffle berce la lointaine
Sérénité de son baiser
Aux escarpolettes d'un frêne.

La ville a tu le cœur blessé
De son grand corps inharmonique
Dans le cœur des soirs apaisés.

Et la lune tend l'ironique
Puérilité de sa face
Avec d'insidieuses mimiques

Au rêveur humble qu'elle agace
Et qui ne veut pas accepter
L'impitoyable dédicace

De ses sourires édentés.

BITUME

Oh ! je fus dieu, car j'ai créé des paradis !

ELIE LÉAGE (*Chevauchée*).

Je te dirai les mots que je dis à la lune,
Les mots que je vénère et que tu ne sais plus,
O ma sœur de souffrance et de lutttes communes.

Ta chair est une mare où coasse le rut,
Mais le soir sait encore y mourir, et les cieux
Y refléter l'aspect de leurs mondes parus.

Ton cœur est un oiseau sanglant et douloureux
Qui sait pourtant encor chanter la chanson pure,
Mais qu'un regard effare et rend silencieux.

Et tes grands yeux sont tristes comme une blessure,
Ta voix est la musique d'un soir suranné
Et ta bouche fardée est lasse de l'injure.

Mais j'aime ta souffrance et tes désirs fanés,
Et ce soir tu sauras les voluptés suprêmes
Du rêve reconquis et des jours pardonnés,

Tu sauras qu'ici-bas il n'est pas d'anathème,
Êt pour sauver la foi de ton cœur éperdu
Je t'apprendrai les mots avec lesquels on aime,

Les mots que je vénère et que tu ne sais plus.

DÉTRESSES

I

Le Moi chanteur hurle sa plainte.

L. D.

J'ai faim, j'ai froid, la lampe est morte
Au fond ce soir infini,
Comme un beau rêve qu'on emporte
Pour la joie d'un destin béni.

Vient-on pas d'entr'ouvrir la porte ?
Mon âme est un miroir terni
Et ma chair immense colporte
Le frisson de l'Indéfini.

Les heures tombent une à une
Du cadran jauni de la lune
En des chutes musiciennes.

Et je souris d'un air tremblant
D'avoir fait le rêve touchant.
De rêver ma vie en la tienne.

II

Seigneur ! je suis sans pain, sans rêve et sans demeure,
Les hommes m'ont chassé parce que je suis nu,
Et ces frères en vous ne m'ont pas reconnu
Parce que je suis pâle et parce que je pleure.

Je les aime pourtant comme c'était écrit
Et j'ai connu par eux que la vie est amère,
Puisqu'il n'est pas de femme qui veuille être ma mère
Et qu'il n'est pas de cœur qui entende mes cris.

Je sens, autour de moi, que les bruits sont calmés,
Que les hommes sont las de leur fête éternelle,
Il est bien vrai qu'ils sont sourds à ceux qui appellent.
Seigneur ! pardonnez-moi s'ils ne m'ont pas aimé !

Seigneur ! j'étais sans rêve et voici que la lune
Ascende le ciel clair comme une route haute,
Je sens que son baiser m'est une pentecôte,
Et j'ai mené ma peine aux confins de sa dune.

Mais j'ai bien faim de pain, Seigneur ! et de baisers,
Un grand besoin d'amour me tourmente et m'obsède,
Et sur mon banc de pierre rude se succèdent
Les fantômes de Celles qui l'auraient apaisé.

Le vol de l'heure émigre en des infinis sombres,
Le ciel plane, un pas se lève dans le silence,
L'aube indique les fûts dans la forêt de l'ombre,
Et c'est la Vie énorme encor qui recommence !

(1900, Place du Carrousel, 3 heures du matin.)

III

De la douceur ! de la douceur ! de la douceur !

PAUL VERLAINE.

Douceur de chanter en tes livres,
O Verlaine ! le chant des joies,
— Dans les lointains un orgue broie
Le formidable ennui de vivre.

Je ne sais plus les soirs de cuivre
Et je suis soucieux des voies
Par où j'allais, aux matins, ivre,
Vers les frontons que tu déploies.

Car je n'ai su vaincre la chair,
Et me laisser aller au cher
Enivrement de tout bénir ;

Et ce sera ma pénitence
De rester malgré ma souffrance
Indigne de te devenir.

DES MAINS DANS L'OMBRE

I

Lui :

Mon Dieu ! délivrez-moi des lourdeurs du blasphème,
Je suis un pauvre enfant qui ne sait ce qu'il dit
Et qui s'est trop longtemps targué d'un anathème,
Mon Dieu ! délivrez-moi, vous qui m'avez maudit.

Mon Dieu ! j'ai fait le mal par orgueil de le faire,
La bête a prévalu qui sommeillait en moi,
Et quand elle a parlé je n'ai pas su la taire,
Parce que j'étais faible et que j'étais sans foi.

Vous savez que, puissante, elle est prompte aux victoires,
Mon Dieu ! s'il est possible, étouffez-la bien toute,
C'est vers vous que je crie en qui je voudrais croire,
Mon Dieu ! délivrez-moi de la hideur du Doute !

Au combat ma pauvre âme est tôt sanguinolente
Et des astres de sang montrent quelle est sa route,
Mon Dieu ! protégez-la : cette chose qui chante
Ne saurait plus lutter sachant ce qu'il en coûte.

Ironique, inquiète et toujours douloureuse,
Mon Dieu ! préservez-la de l'immortalité
Et faites-la parfois digne et laborieuse
A filer le rouet de la sérénité.

Elle :

Mon Dieu ! j'ai senti ta présence adorable
Dans le trouble infécond de ma virginité,
J'ai connu que toi seul pouvais l'heure durable
Et que tu vis au fond de ma féminité.

Quand la mystique aurore en mon âme a su poindre,
Ma voix s'est efforcée au poème des los,
Mais tu t'es détourné sans avoir vu se joindre
La ferveur de mes mains vers tes paradis clos.

Lors j'ai connu la joie aimable des extases
Et les baisements longs des croix béatifiques,
J'ai vénéré ton culte et tes iconostases
Dans le rêve indécis des encens catholiques.

D'avoir prostré ma chair aux affronts de ton rite
Sous le lointain d'amour des crucifix ultimes,
J'ai transformé mon cœur à la royale invite
Et j'ai aimé ton fils comme un amant sublime.

Lui et Elle :

Mon Dieu ! voyez l'effort dernier des décadences
Parti au bon combat des négations du Livre,
Bénissez d'un accueil cette claire espérance
Qui fermera des yeux sur la hideur de vivre.

Mon Dieu ! nous sommes lourds de l'obsession du Doute
Que la complicité du siècle a rendu nôtre,
Donnez à nos ferveurs l'éclat doux de l'apôtre
Et la force qui fait trouver brève la route.

Que vos soirs à tomber apaisent de leur rêve
L'éclair croisé des mots et révéléurs du glaive
Sous lequel a gémi la tragique agonie,

Afin qu'imbu de votre paix, chacun de nous
Sente régénérer, prostré sur les genoux,
Sa lasse humanité, rêveuse d'Harmonie.

II

Seigneur ! mon Dieu Quelle ombre passe
Là, sur mon front, révélatrice ?
Est-ce votre ombre ou la fallace
Intercession de Béatrice !

Seigneur ! mon Dieu ! Quel froid pénètre
Par lents degrés ma chair indigne ?
Est-ce la mort ou bien le signe
De quelque chose qui va naître ?

Vais-je mourir à votre vie ?
Et vais-je naître à vos clartés ?
Pour qui chantent ces liturgies
Sous le pardon d'un ciel d'été !

Trop de ténèbre autour de moi,
Seigneur ! et trop de servitude,
Tendez-moi la béatitude
De vivre sans chercher pourquoi.

Enfant songeur des mots bénis,
Mon âme éperdument se lève :
Seigneur ! mon Dieu ! soyez son nid
Dans les taillis bercés du rêve.

Faites-la digne de vous-même,
J'étreindrai l'heure qui s'enfuit,
Il m'est venu tant de blasphèmes
Aux solitudes de ma nuit.

Mettez en elle le vertige
De ne plus vous savoir lointain,
Pour qu'elle tremble sur sa tige
A l'élection de vos mains,

Et pour que vous l'emportiez toute,
Fervemment belle de tendresse,
Parmi la gloire et dans l'ivresse
De tout aimer hormis le Doute !

LÈVE TON FRONT...

« Lève ton front vers ma lumière
Et prends ces chemins de clarté,
La vie ne sait plus être amère
Aux fins de mon aménité.

« Des fleurs illustreront ta route
Comme de somptueux péchés,
Crains vers elles de te pencher,
Le Mal y berce ses écoutes.

« N'as-tu pas senti que je t'aime,
O pauvre enfant sacrifié,
Toi qu'aurait pu sanctifier
Le remords long, comme un baptême !

Pourquoi douter de moi, pourquoi !
Lorsque ton âme tumultue,
Est-ce ma clarté qui s'est tue
Ou l'irradiance de ta foi ?

« Si j'ai voulu cette inquiétude
Dans ton cœur qui n'en savait pas,
C'est afin d'enhardir ton pas
De vaillance et de certitude.

« Ton but, vois-tu, c'est moi : le Don,
Mais c'est en toi que tout commence,
Tu ne savais qu'une romance,
J'ai mis en toi une chanson. »

Et cette voix tut son silence.

LA VIE RÉSONNE...

La vie résonne comme un pas
Qui s'est égaré sur la route,
Et l'ombre luit comme une voûte
Dont tu ne t'échapperas pas.

Le pas se hâte et se rapproche,
La voûte s'abaisse sur moi,
Et mon cœur bat comme une cloche
Dans un tumultueux beffroi.

Ce pas sur les chemins me traque,
Va-t-il venir ? Va-t-il venir ?
Le ciel est mort de l'Avenir
Et le Passé vétuste craque.

Des lueurs passent, affolées
Comme des ailes d'autrefois,
Et je crois entendre des voix
Au ciel tourmenté de nuées.

Ah ! oui, c'est vous, Seigneur ! là-bas !
Prestige des voix invoquées,
Au lointain meurt la mélodie
De ce pas qui ne viendra pas.

LE JOUR EST FANÉ

M'est avis qu'il est l'heure
De renaitre moqueur !

JULES LAFORGUE.

Le jour est fané comme une tenture
Et je prie dans l'ombre un dieu d'élection
De laisser venir à moi l'impression,
Car je ne suis plus que littérature.

Mon Dieu ! donne au cœur que la vie évince
De chères souffrances mal définies,
Afin que son orgue de Barbarie
Cahote ses doux accents de province.

Je suis comme un vieux qui ne sait plus l'heure
Et qui ne peut plus la lire aux pendules,
Car je ne sais plus s'il ricane ou pleure,
Mon cœur en soleil ou en crépuscule.

Je vais dans la vie comme en une chambre
Au même horizon d'objets retrouvés,
Je voudrais partir hors du familier
Rayonnement doux de la même lampe.

Car je suis bien las d'être en l'impuissance
De savoir pleurer ou de savoir rire
Et de ne pouvoir trouver dans les livres
Que le nonchaloir de l'indifférence.

Entends, ô mon Dieu, cette peine étrange,
Fais germer dans l'ombre un peu d'autrefois
Et que je présente un instant ta voix
Dans la retombée des voix de l'enfance.

Prends pitié de cette prière hautaine,
Je saurai pour toi des chants tour à tour
De ferveur, d'orgueil, de joie et de haine,
Confondus dans un même cri d'amour !

FINAL

Tous les parfums d'Arabie
Ne sauraient laver ma vie
Du sang des mélancolies.

Un Dieu, sur moi, c'est trop lourd,
Et penché hors de ma tour,
Je vois des jours et des jours.

Ah ! dis-moi, qui frappe ainsi,
Si c'est la Mort, Dieu merci !
Elle n'a que faire ici.

Dame la Mort, écoutez bien,
Je ne possède d'autre bien
Qu'un cœur ne marquant plus rien :

Ni les minutes, ni les heures,
Ni les chagrins, ni les leurres
Et ni les larmes qu'il pleure.

Chose ne signifiant pas,
Qui voudrait sonner le glas
De ce forcené trépas.

Car vraiment il ne sait plus
Qu'un monotone angélus
Qu'il module à sons perdus.

La regrettable lacune
Que cette horloge quelque'une
Marquant soleil à la brune !

Horloge et cloche il fut tout,
Mais, ce soir, il est surtout
Une antiquaille à deux sous.

Dame la Mort, ah ! pitié
Pour ce cœur plus qu'à moitié
Le bien de votre moustier.

La Dame sortit, commune
Dans la moire bleue de lune
De sa robe d'une thune.

Lors, j'ai souri longuement
En songeant au seul moment
Qu'il sonnait immensément.

Des jours furent et des jours,
Et prisonnier de sa tour
Mon vieux cœur marquait l'amour.

Le soir préludait à peine
Que l'angélus de sa peine
Tut sa plainte sur la plaine.

Et sa cloche aux sons qui virent
Tintinnabula le dire
D'une larme dans un sourire !

Paris, mars-octobre 1900.

III

SONNETS INTÉRIEURS
—

O CRAPAUD...

Virtuose alangui des tympanons du soir.

R. M. CLERFYT.

O crapaud, que ta nuit est belle
Par ton art sobre et trémébond,
Et comme tu manquerais à elle,
Rêveur, proscrit et vagabond !

Lazzarone des Naples lunaires,
Christ des infiniment petits,
Morne Caïn des accroupis
Chassé des marges de lumière,

Affirme ta douceur têtue
D'être angoissé qui s'évertue
Derrière un nirvanah profond ;

Moi, je m'endors à ton bruit sec,
L'âme grise, la pipe au bec,
Et le pâtis jusqu'au menton.

ABDIQUE, O ROI...

Abdique, ô roi, ô petit roi de Chimérie,
Tes peuples sont partis, rués à tes bastilles,
Laisse là tes mignons, tes velours et tes filles,
Prends la poste pour les frontières de la vie.

Ton âme assise au clair de sa fenêtre vive
Attendrait-elle encor l'amoureuse Isménie
Et n'entend-elle pas la canaille vomie
Rugir aux parcs ésotériques de ta ville ?

Fuis ! fuis, en te gardant, ô roi, des mines neutres
De ceux qui n'ont pas eu sur le front le grand feutre
Des gueux et des aventuriers, amoureux de filles ;

Pour qu'un grand de ta cour ennuyeuse et perfide
Puisse crier dans la basse-taille des psaumes :
« Le roi s'en va... Il avait mal à son royaume. »

LES MAUDITS

I

ARTHUR RIMBAUD

Tel à courir le monde en qui tu connus mieux
La somptuosité rebelle de ton cœur,
Avide d'actes enfin permis à ta ferveur,
Tu vécus petit roi des chimères sans dieu.

Enfant, tu raillais bien, dressé devant la table
Ainsi que la statue proche du Commandeur
Les dogmes avilis et grognant dans l'étable
L'appel des libertés que fouaillent les montreurs.

Pour quels triomphes fous, d'or, de sonorités,
Laissas-tu celui qui, comme en un reliquaire,
Avec de chères mains d'ardente humanité,

Te cherchas loin, génial, aux abîmes du Livre ?
Tu partais à l'avant penché des bateaux ivres,
Et la Mort exila cet exil volontaire.

II

VERLAINE

La voix du rossignol qui monte dans les choses
M'est une douce invite à te lire, Verlaine,
Par ce soir, tandis qu'une brise tiède halène
Le long de l'avenue où des marbres reposent.

Tous les parfums se sont blottis au cœur des roses ;
Le jardin rêve au fond de sa légende ancienne,
Et les cygnes du lac, immobiles, retiennent
Le tranquille bonheur que leurs ailes enclosent.

Seule, au bord du grand ciel tremble une étoile d'or
Et la lune qui fait la page douce et mièvre
Se plaît sur ton poème amène où tout s'endort :

Parfums, lueurs, et vous, lentes musiques vieilles
Que traverse, innombrable, avec le vent qui bruit
Ton âme, ô vagabond, qui fut celle des nuits !

III

JULES LAFORGUE

Pierrot qu'on exila sous quelque redingote,
Grand-prêtre de Tanit, amant de Salammbô,
Qui fièrement voua sa jeunesse cagote
Au culte émancipé d'un astre comme il faut ;

Laforgue ! ô doux conteur de contes à soi-même,
Doux poète illuné des soirs de flânerie,
Vrai, le donquichotisme a sa monotonie
Quand les moulins à vent ne tournent qu'en nous-mêmes.

Aussi tu préféras correctement sortir
(Hamlet qui réprima le « *to be* » d'un sourire)
D'un monde mal acquis à tes chevaleries ;

Petit amant berné qui partait à la brune
Prouver par A plus B son amour à la lune,
Va, dors, convalescent des blessures de vie.

COMME J'APPAREILLAIS...

Comme j'appareillais pour d'autres paysages
Et que Phoebé mourait au front des matinées,
L'aube en marche du pied menu des bien-aimées
Retint longtemps mon âme aux blancheurs du rivage.

Le vent s'était levé plein de senteurs natales,
Gonflant la gorge de mes voiles, ferme et vierge :
Et le zénith tendant son arc horizontal
Tirait, vives et noires, des flèches d'hirondelles.

Les écharpes de l'aube, aux flancs d'une colline
Traînaient languissamment sur sa courbe amoureuse ;
On eût aimé, au fond des forêts clandestines,
Espier ton réveil, Diane aventureuse !

Par ce matin, fiévreux d'une ivresse sacrée.
Revenir à ton sol, ô paysage ami,
Boire encore à tes sources, voler à tes nuées,
Surprendre la Dryade et l'aigipan tapis.

Mais mon voilier fendait les eaux vers l'Orient
Que l'aube décorait de son apothéose ;
Et mon cœur épuisant le radieux moment
Cinglait vers la beauté de l'inconnu des choses.

Au large de la mer, au large de ma joie,
O glisse, svelte comme un cygne de légende ;
La terre n'est plus qu'une courbe qui flamboie,
Accoudé, les yeux secs, comme Childe Harold, chante.

Chante ton être enfin délivré de tout rèle,
Affranchi de l'horreur d'un vain ciel morcelé ;
Tu as quitté, d'un pas allègre, les cités,
Quand l'ombre investissait les hautes cathédrales ;

Lorsque les violons d'octobre, dans ton âme,
Lamentaient ta douleur, ingénue et perplexe,
Qui sommeillait parfois, comme une aïeule lasse,
Ses aiguilles croisées sur les laines complexes.

Tu es parti, baisant aux lèvres les Mirages,
Retrouver la ferveur comme un trésor perdu :
Chante, le cœur rempli des troublantes images
Que révèle le monde à tes yeux éperdus ;

Jusqu'à ce que le soir, au ciel changeant de l'eau,
Vienne parer la mer de ses phosphorescences
Et que dans l'entrepont, sur de rauques cadences,
Tournoie, avec des cris, l'espoir des matelots.

Nancy, septembre 1903. — La Barèche, décembre 1903.

IV

LA LUMIÈRE NATALE

—

RENAISSANCE

En vain les sentiers verts te désignent aux fleurs,
Tu diriges ton pas certain vers la conquête.
La Vie, comme un grand feu, brûle au sommet des crêtes
Dans le concert des sons et des fraîches couleurs.

Chaque jour, affranchi de ce que tu résignes,
Tu pares de l'éclat d'une allégresse neuve
Ton âme qui enclot sous son aile de cygne
Les constellations que répètent les fleuves.

Tout le faste du ciel adore dans tes yeux.
Tu sens descendre en toi la présence de Dieu
Et la voix qui te berce est celle de l'amour.

Les philtres de l'aurore ont rallumé ta fièvre.
Et comme un vin vieilli dans une outre de chèvre
Avidement tu bois la lumière du jour.

LE POÈME DU VENT

Sous la chanson matutinale d'un bouvreuil,
Je naquis d'un frisson de feuille balancée ;
L'aube poignait au ciel en douces élancées
Quand je cambrai mes reins éprouvés d'écureuil.

Sitôt que j'eus franchi, dans un bond d'Ariel,
Le mystère natal de mon berceau de branches
Et qu'à mes yeux parut la plaine toute blanche
Et rousse de clarté comme un gâteau de miel,

Sur mon domaine d'or semé de toits humains
Un vaste orgueil ouvrit mes ailes toutes grandes,
Et fier de dominer l'hostile paix des landes,
Je suivis l'immobile avenir des chemins.

Mon haleine poussa l'aile des papillons
Comme une voile errante autour des fleurs vermeilles ;
Les corselets ambrés des premières abeilles
Se teignirent du sang nouveau des vermillons.

Sur les prés qui m'offraient leurs tuniques ouvertes,
Je m'attardai, grisé d'un caprice frôleur,
Et lorsqu'au ras du sol, je visitai les fleurs,
Sous moi, l'herbe courba ses souples dagues vertes.

Aux gorges des vallons je gravis les villages ;
Des ondes d'air brûlant vibraient sur les fumiers.
Là, souffle qu'attendaient les êtres dans l'orage,
Je rafraîchis les fronts sous un baiser d'acier.

Puis je collai ma lèvre aux épaules de pierre
Des vieux murs entourant les jardins en sommeil,
Je ranimai la chair ocreuse de la terre
Où coulait, en fusion, le métal du soleil.

*

Alors, on me nommait zéphir ; mes jeux charmants
Mêlaient dans les tilleuls leur caprice, et mes ailes
Faisaient trembler le soir sur le front des amants
Les lucioles d'or des lampes fraternelles.

J'étais tout musical du murmure des plaines,
Je berçais les oiseaux sur un rythme léger
Et j'entendais passer dans l'ombre des vergers
Les rayons de la lune ainsi que des phalènes.

Mais un jour où la triple cadence des faunes
N'avait pas retenti sous le couvert des bois
Que la chasse emplissait du concert de ses voix,
Sous sa couronne d'or pâli revint l'Automne.

Les hallalis lointains inclinaient leurs clameurs ;
Des oiseaux allongeaient leurs triangles au ciel
Et, des chênes brûlés, d'invisibles semeurs
Jetaient dans les fossés la feuille comme un scel.

Un soleil froid tombait sur les roux pâturages
Comme une fleur fanée dont on rompit la tige.
Je m'élançai, mordu par les dents du Vertige,
Pour flétrir un à un les plus doux paysages.

Comme un errant, j'interrogeai le cœur des portes ;
Je défiai l'appel muet des précipices,
Et, dans les chemins creux, aux ornières propices,
Je menai jusqu'au soir le bal des feuilles mortes.

Derrière moi, l'angoisse eut son rire dément ;
Des voix firent trembler les enfants près de l'âtre.
On entendit gémir sur les hauts toits bleuâtres
La girouette étreinte aux bras du Mouvement.

*

Puis, l'Hiver descendit sur les blanches contrées
Où paissait l'innombrable troupeau de la neige ;
Le ciel, au loin, mena ses nomades nuées
A qui des vols puissants et lourds faisaient cortège.

Sur ta vitre, ce soir, les mains gourdes du gel
Ont dessiné des fleurs de la terre inconnues,
Pour ton cœur qu'un désir solitaire exténue,
O Tristan, sans Yseult, qui bâtit Tintagel !

Et mes tambours vont battre au ras de ta fenêtre,
Car je suis la Tempête aux forces triomphales ;
N'entends-tu pas hennir, dans l'étrange ténèbre,
Les chevaux de la Peur mêlés à mes cauales ?

Des promontoires blancs où la lune qui luit
Semble une hostie dressée sur de neigeuses toiles,
Je pars, zébrant du fouet la gorge des étoiles ,
Noir cavalier ailé qui ravage la nuit.

NATURE

I

O Nature, prends-moi pour ne me rendre plus
Aux leurres de la ville où le jour ne meurt pas,
Doucement, dans la plaine et les eaux, dans les pas
Qui vont portant au loin l'angoisse des Elus.

Prends-moi, et qu'en mon cœur toi seule ose tout bas
Ranimer mon amour, ma joie et ma vertu,
Eh, sur le mode cher d'un caprice têtù,
L'hymne d'aube qu'on doit aux choses d'ici-bas.

J'ai revu tes forêts, tes prés et tes ruisseaux.
Un instant de mon âme habite tes roseaux.
Depuis le jour où j'y taillai ma flûte frêle.

Prends-moi, pour que, certain de ta beauté serene,
J'aie surprendre Pan dans l'ombre de tes chênes,
L'âme perdue au fil de tes heures muettes.

II

Puisque je trouve enfin le vrai refuge en toi,
Nature en qui je vis, errant et fort et sage,
Simple de cœur aussi, sachant qu'un dieu me voit
Par les yeux familiers qu'il donne aux paysages,

Qu'en ton sein tout vibrant d'une force ouvrière,
Par ces temps revenus du règne de Saturne,
J'emplisse avec ferveur mon âme comme une urne
Des poèmes dorés qui montent des clairières.

Et qu'en la plaine immense, où le ciel se suspend,
Je sois celui pour qui va rouer comme un paon
L'heure que l'infini de la Nuance ocelle ;

Ou bien, dans l'orbe vert d'un buisson qui s'allume,
L'enfant, né vagabond, de qui la main présume
Le rire dont la baie ingénue étincelle.

INSTANTS DE FÊTE

Comme un enfant craintif j'erre à travers les rues.
L'ombre, ainsi qu'un automne, a flétri les visages,
Et des paupières d'or d'un azur sans nuages
Filtre le long regard des choses disparues.

En vain, je fuis la joie énervante qui rôde
Et propage en la nuit sa grossière hystérie.
C'est fête. La douleur des cuivres psalmodie...
Et l'Ivresse, en haillons, prophétique, clabaude.

Sur la place, où dormaient des silences de lune,
La crécelle d'un orgue a repris, une à une,
Les valse à la mode en robes de paillons.

Un clown, sur des tréteaux, parodie son martyr,
Et la foule, aux éclats de voix de l'histrion,
Acclame par instants la souffrance de rire.

NOTATIONS

Au travers de ton songe, entends sur cette rive
Les printemps persifleurs susciter les dryades
Et les sous-bois changeants, aidés des oréades,
Filer à leurs rouets l'argent des sources vives.

Par delà l'infini moutonnement des bois,
Entends, comme un rayon descendu d'une étoile
Cette voix qui ondule au cœur de l'autrefois
Selon l'inflexion des collines natales.

C'est l'éveil frémissant d'un calme souvenir.
La courbe du passé fléchit vers l'avenir
Ainsi qu'un arc-en-ciel s'abaisse à l'horizon.

L'âme s'exalte au chant pastoral des villages
Et, simplement élit, pour sa fidèle image,
La sereine fumée au toit d'une maison.

AZUR

Silencieux acteur du drame de la Nuit,
Mon rêve pèlerin vers l'azur appareille.
Les vents m'ont emporté, léger comme l'abeille,
Sous le regard furtif des lointains paradis.

Dans l'ombre où les cités pendent comme des fruits,
La terre sous mes pieds arrondit sa corbeille.
Et le silence, épris de l'heure qui sommeille,
S'accoude à la margelle antique de son puits.

O charme indéfini des nuits surnaturelles !
Mélodieusement rêvent les chanterelles
Des rayons de la lune amante des bergers.

Le ciel, entre mes doigts, a des fraîcheurs d'eau vive,
Et là-bas, dans l'azur divin de ses vergers,
Bombille l'essaim d'or des étoiles pensives.

VISION

Au pays enchanté que l'on porte en soi-même
Comme un refuge de tendresse et de fraîcheur,
Je me plais à revoir en la maison que j'aime
Celle en qui j'éprouvai la vertu du bonheur.

C'est une femme au cœur mystérieux et bon
Qui jaillit du passé comme un cri de lumière,
Et dont je vois, devant mes glaces familières,
Glisser la nudité chaude comme un rayon.

Elle passe, unissant dans un frisson de gloire
La blondeur de Vénus à la beauté d'Hélène,
Et ses reins, incurvés en lignes souveraines,
Se cambrent pour l'élan virtuel des Victoires.

Par les jardins fleuris de ses rires d'enfant,
Je la contemple, amie des courses et des jeux ;
Ses pieds flexibles ploient les boulingrins frileux,
Sa jambe chasseresse a la grâce d'un faon.

Ensemble nous partons dès la pointe du jour,
Dont les rayons hardis criblent l'ombre et l'élaguent ;
La rosée à nos doigts brille comme une bague,
Et des chansons d'oiseaux subliment notre amour.

Le berger solitaire et les dieux capripèdes
La cigale qui chante à la cime des pins,
La plaine qui s'étend sous le dais du matin
Et le vent velouté comme une lèvre tiède

Composent à nos jours radieux le cortège
De formes, de couleurs et de beaux paysages
Dont nos cœurs chériront à jamais les images
Que le Souvenir garde et que le Temps protège.

*

Or, voici bien des ans que mes pas solitaires,
Fécondeurs du sillon des enchantements bleus,
Suscitent sur les pas de l'immortelle Yseult
Les aromes charnels que recèlent la terre.

Des âges nous ont vus, dans les fossés qu'ils bondent,
Laisser pourrir les fruits du Rêve défendu,
Au temps où s'enroulait autour du tronc des mondes
L'insidieux serpent des Paradis perdus.

Quand, las, nous chevauchions dans l'océan des herbes
Sur de fiers alezans, vers d'anciens soleils,
Et quand des hauts clochers que les cités engerbent
Les aubes saluaient nos triomphants réveils.

Alors planait sur nous l'aile de l'aventure,
Nous savions la ferveur, frissonnante de palmes,
Et l'été décernait à nos ivresses calmes
Les parfums dénoués comme des chevelures.

Nous étions beaux et grands de toute la lumière,
Le fleuve universel en nous roulait ses ondes,
C'étaient les temps bénis de la clarté première
Où des edens doraient la jeunesse du monde.

*

Depuis rien n'est resté du décevant mirage
Qui nous laisse à l'orgueil de la mélancolie :
Nous regardons passer la lune au blanc visage
Sur l'automne flétri du jardin de la Vie.

Silencieux, assis au seuil de notre porte,
Nous écoutons sonner les chasses dans la plaine
Où, plus abondant que les ondes des fontaines,
Le sang de Marsyas rougit les feuilles mortes.

Et nous avons le soir cette angoisse d'entendre
Tomber de l'urne vaste et profonde des cieux,
Comme si le jour mort eût épanché ses cendres,
L'ombre éternellement en gésine de dieux !

MORS

Troupeau passif et lent que le destin décime,
Mes jours dans la clarté se traînaient languissants ;
La vie en moi baissait comme un soleil sanglant
Qui tombe, avec le soir, sur l'épaule des cimes.

Des heures, j'avais vu, par la fenêtre ouverte,
Battre, parmi l'azur plus bleu, l'aile plus blonde
Du fantastique oiseau de la Fièvre errabonde
Et trembler la splendeur de l'Eté, rose et verte.

Depuis, une vigueur vint rafraîchir mon front,
Surnaturelle et de la mort avant-courière.
Librement, je laissai mes sens dans la clairière
Forcer la fuite d'or des jours à l'horizon.

D'un cri, je saluai les noires hirondelles,
L'angelus qui gravit son escalier d'azur,
Et, farouche, la Joie humaine, au regard pur,
Qui passait en chantant, ivre, sous les tonnelles.

J'ouvris les yeux sur la clameur de la lumière :
Le parfum des lilas passait, sentimental,
Et fluctuait au loin d'un rythme machinal,
Selon la courbe de la brise aventurière.

Je reconnus la vie à l'odeur de ses roses.
La mort pourtant venait à moi, en flux puissants,
M'apporter, en suivant le fleuve de mon sang,
Le lotus éternel de la Métamorphose.

Je l'attendais, les yeux fixés, comme aux écoutes
Sur l'image du monde ébloui de soleil,
Qui déployait devant mon beau désir vermeil,
A l'infini, le long phylactère des routes.

Les routes ! Elles offraient, servantes du mystère,
La gourde de l'éther et le manteau des cieux
Au pèlerin qui part, gardant sous sa paupière
Le paysage d'or qui mourut dans ses yeux.

Là-bas, elles allaient, sous les voiles de veuves
Dont les hauts peupliers bruissants les ont couvertes,
En regardant passer, dans leurs armures vertes,
Silencieusement, leurs ancêtres les Fleuves.

Ah ! fuir ! Les suivre enfin, hors de ce monde étrange ;
Fouler les paradis sous l'arche des clartés
Et faire flamboyer devant l'éternité
Son orgueil suscité comme un mauvais archange !

Partir ! Boire un instant à l'urne où se décante
Tout le vin des soleils que vendangent les dieux !
Boire au sein d'une étoile, à la plaie éclatante
Ouvverte au flanc du ciel par l'éclair or et bleu.

Surgir dans le Mirage où trône la Chimère
Aux pieds de qui fleurit la douce Illusion,
Et sur elle penché, respirer son poison
Pour écarter de soi toute splendeur amère.

Vaincre l'ombre qui croît et ferme les espaces
Par où s'évade enfin mon être libre et fort
Qui rêve dans la nuit assoupie aux terrasses
D'atterrir au refuge étoilé du bon port.

*

Rêveur fou qu'agita le ciel de la grand'ville,
Je titubai, grisé, dans un ravin d'étoile.
Les âmes, devant moi, glissaient comme des voiles.
Les longs chemins montaient en cohorte immobile.

Eveillé, j'eus la joie confuse du vertige.
Des sœurs de charité, glissant leur pas serein,
Inclinaient vers mon front leurs cornettes de lin
Et je tombai, muet, des sommets du prestige.

J'avais vu se lever dans l'instant éphémère
La mort que je berçais au nid de mon cerveau :
Les yeux d'Argus de l'ombre ocellaient son manteau,
Son geste avait le don d'espoir de ceux des mères.

Mais un rayon, au mur trop blanc de l'hôpital,
Indiquait l'aube à ma stupeur désenchantée.
Une douceur neigeait dans mon âme hantée
Et le songe ferma ses transepts de métal.

DÉDICACE

Puisque je t'ai laissée aux sanglots de l'automne,
Puisque tu vis dans l'ombre où la douleur pardonne,
Laisse chanter pour toi ces vers qui te ressemblent.

En eux tu trouveras, plus grave sous ses voiles,
Ta voix qui m'appela comme un rayon d'étoile,
Et les parfums subtils de ta présence y tremblent.

Aime-les : la douceur de ton regard les frôle,
Ton âme, qui s'y penche, a la grâce des saules :
Nymphes de l'eau qui dort en leurs profonds miroirs.

Ta chevelure en eux s'écoule comme un fleuve,
Et, de tes chères mains qu'ont jointes les épreuves,
J'ai voulu les fleurir comme des reposoirs.

Le Passé leur donna l'argenture des trembles,
Laisse chanter pour toi ces vers qui te ressemblent,
Où mon cœur adora sa lointaine madone.

Lis-les en revivant les heures d'Autrefois,
Et qu'une larme encor vienne altérer ta voix,
Puisque tu vis dans l'ombre où la douleur pardonne.

POÈMES DIVERS

—
LA JOIE

Dans les sentiers qui vont dénouer vers les champs
La ceinture rustique et fraîche des villages,
Lorsque la sève afflue au cœur des paysages
J'ai regardé passer la Joie aux yeux d'enfant.

Au monde elle jetait sa force épanouie
Et son geste, en cueillant l'azur calme du ciel
Fécondait, dans le rire énorme du soleil,
La glèbe, par le soc et la herse fouie.

Au visage camus du faune ou des sylvains,
Elle éclatait, mêlée à l'appétit divin
Qui force en son retrait la nymphe aux pieds agiles.

Les villages fumaient sous l'épaisse fumée
Et dominant les seuils flétris, couleur d'argile,
Les portes au soleil riaient émerveillées.

LA VOYAGEUSE

— Reposez-vous, m'ame fourmi !
— Ouais ! le parti plaisant à prendre !
La République n'est pas tendre
Pour les fainéants, mon ami !

— A qui le dites-vous, petite !
Mais, sarpejeu ! vous voici loin
De la fourmilière du coin,
Où, diable, allez-vous donc si vite ?

Lors, la fourmi, grain de tabac
Posé sur un des blancs rabats
D'une pâquerette à l'air sage,

M'avoua dans un bref soupir :
« Le monde est grand ; j'ai le désir
« De le connaître davantage ! »

LA CIGALE

Vu la cigale à Tarascon.

Tiens ! divette, quelle surprise !

Vous chantez quoi, cette saison ?

Le blé ? le vin ? quelque reprise ?

— Une reprise ! Ah ! mais, pardon !

Monsieur, sais-tu, quelle sottise !

Je suis latine, ohé Wallon !

Et comme telle j'improvise !

Là, là, tout doux, ma noble dame !

Je disais que votre programme

Est souvent, je crois, édité...

— Un programme ! Quelle imposture !

Je n'ai souci que d'écouter

Mon-sen-ti-ment-de-la-na-tu-re !

LIMINAIRE

POUR LE LIVRE D'UN AMI

Le vent fait virer ta bougie,
Petit ami sur qui voilà
Le front penché des nostalgies.

Quand tu chantas ce livre-là,
La lune devait être belle
Et l'heure être de celles-là

Qui ne descendent pas sans elle.
Le souvenir battit tes tempes
Du sang des nuits surnaturelles,

Et comme on pleure ou comme on chante,
Un soir tu répandis ta vie,
Comme une onde selon sa pente,

En mineur de six élégies.

LES MIROIRS

La beauté des femmes y vit
En vain ; oublieux de nos gloires,
Ce sont des témoins sans mémoire
S'épanchant en muets avis.

Qu'un sourire y tombe, suivi
Des reflets mouvants d'une moire,
Ils veillent au front des armoires
Traîtres, brillants, inassouvis.

Jalousement dans l'ombre, alors,
Les miroirs comptent les trésors
De formes molles ou hautaines

Jetés dans leur obscur tombeau ;
Et, Narcisse de ces fontaines,
Le jour meurt de s'y trouver beau.

MUSIQUE...

Musique aux lèvres de l'épouse :
Les mots tremblent de volupté.
Fin de Juillet ! La nymphe Été
Râle d'amour sur les pelouses.

Oh ! dans mes mains, mes mains jalouses,
Mes doigts par ses doigts invités,
Sentir avec suavité
Ses seins ériger leurs arbouses.

Sentir nos chairs évanouies,
Jointes, parmi les inouïes
Clameurs d'un enfer épié,

S'abîmer, quand le ciel dispose
— Coussin frangé d'or à nos pieds —
Un soir enluminé de roses.

LE FAUNE

Dites quel dieu n'eût assailli
L'habitante de ces fontaines,
Dont le court jupon de futaine
Modelait gorge et reins saillis ?

J'ai dédié ces formes pleines
A la lumière de midi,
Moi le faune de ce taillis
Idyllique à la prétentaine.

Mais déjà les cuisses insignes,
Les seins aigus, le col de cygne
Font place dans ma volupté

A l'instant unique d'un rôle
Dans la lumière inaugurale
De ce premier matin d'été.

FORÊT

En reine de Saba, aux colliers de soleil
J'ai revu la forêt que blessa la cognée ;
Mon rêve allant vers toi me l'avait désignée,
Ronsard ! qui en chantas le meurtre et le sommeil.

J'ai retrouvé son âme à mon âme enseignée :
L'aurore présidait à son chaste réveil
Et faisait vaciller entre ses fûts vermeils
La résille d'argent des toiles d'araignée.

Elle gardait pour moi le langage infini
De ses arbres bercés par le rire des nids,
Maîtresse au cœur profond, impassible et fantasque

Que je quittais pour voir, parmi les hirondelles,
Jaillir, hors des buissons constellés de prunelles
Les hauts clochers comtois luisants comme des casques.

SI VIVRE EST BON...

Si vivre est bon, que vivre libre est doux !
Ainsi je vis, en regardant le Doubs
Mettre son anse à l'urne des saisons.

Les toits légers fourbissent leurs élytres.
Mon doux regard est le regard des vitres
Dont les yeux clairs s'ouvrent sur l'horizon.

C'est le bonheur auquel ma vie aspire,
C'est le bonheur que ma flûte respire
Et que j'attends au seuil de ma maison.

GRAVÉ SUR UN CHÊNE

Si je vis comme un lièvre au bord des sentes nues
Attentif au frisson de l'herbe et de la nue,
Mon âme, efface ici ton radieux visage.

Habite l'univers couleur d'ambre et de miel ;
Sois la force anonyme éparse sous le ciel
Qui meut d'un rythme obscur le sang du paysage.

Resplendis sur la fleur, vibre sur l'eau d'étain.
Sois le pollen fécond de la sauge et du thym,
Et fuis aux cuisses d'or des abeilles sauvages...

BONHEUR

Heureux qui a dormi sur les mousses crépues
Du sommeil glorieux de la terre repue
Quand les cétoines d'or sur les jasmins se pâment.

Heureux qui a livré tout son être en pâture
A sa chimère, à ses instincts, à la nature
Et qui va, précédé du parfum de son âme.

Heureux qui boit l'aurore au calice des fleurs ;
Heureux qui boit la vie à la coupe des pleurs
Sur le visage exquis des enfants et des femmes.

LA VILLE

Puisque tu vois, Seigneur, mon cœur fragile,
Délivre-le du trébuchet des villes
Qui le retient captif comme un pinson.

Rends-lui l'azur qui caressa ses ailes,
Délivre-le de la douleur mortelle
Qui se lamente en humbles oraisons.

Et pour combler les vœux de ma prière
Fais que je meure, un soir, dans mon vallon
Comme un beau jour qui brilla sur la terre.

J'AIME,... JE CROIS...

J'aime ma joie : la Source et mon rire : l'Été
Et ma pensée : l'Étoile et mon vouloir : la Pierre,
Ma tristesse : l'Automne et mon chant : la Lumière
Et le livre du Monde ouvert à mes côtés.

Je crois à mon corps : l'Arbre, à mon âme : la Chose,
A mon amour : le Feu, à ma force : le Vent ;
Je crois au Dieu lointain, cruel et décevant
Et ma croyance en lui a le parfum des roses.

CROQUIS D'ALSACE

Le Refuge : ce parc où la noble maison
Respire le parfum d'altesse de la Rose,
Cette ordonnance simple et naïve des choses
Opposée aux combats fougueux de l'horizon.

Rigide et reflétant la face des saisons,
L'averse des miroirs dans la lumière rose ;
Le portrait qui écoute et celui qui vous cause,
Et celui dont on craint la haine sans raison.

Les Vosges et leurs bois, l'Alsace avec ses gerbes,
La Thür — épée un jour tombée au sein des herbes,
— Le ciel du paysage aimé de teinte perse,

Le parfum du silence et les tons de l'oubli
Et surtout cette amante afin qu'elle me berce
Dans la tombe nocturne et tiède de son lit.

ÉPITAPHE

J'ai voulu que ma vie entière
Fût comme une arche de clarté
Dont la voussure large et fière
Descendit vers l'éternité
Et traversât dans la lumière
Le torrent noir de la Cité.

TABLE

TABLE

<i>Préface</i> , par Louis PERGAUD.....	5
---	---

POÉSIES

<i>Dédicace</i>	51
TOMBEAU DU POÈTE.....	53
APPARITION.....	54
TANDIS QU'AVEC DES PLEURS.....	55
LA VIERGE.....	56
LA CARESSE.....	57
L'ÉTREINTE.....	58
LE SOMMEIL.....	59
LE DERNIER DÉSIR.....	60
LA GLOIRE	61
JEUNESSE.....	62
RÉVEIL.....	63
O MUSE !.....	64
STANCES AU SOLEIL :	
<i>O Soleil paresseux</i>	65
<i>Soleil ! Toi qui te plais</i>	66
<i>O champ de blé des Jours</i>	67
LA MUSIQUE.....	68
L'INVITATION A LA PROMENADE.....	69

L'ADIEU.....	71
LE SOUVENIR.....	72
MA SOUFFRANCE.....	73

POÈMES CHOISIS

CHANSON DE JUILLET.....	77
LE RIRE DE VIVIANE.....	79
A UNE PASSANTE.....	82
HÉLÈNE.....	83
ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE VICTOR HUGO.....	84
L'ESPOIR.....	85
AU LOIN.....	86
A LA FOULE.....	87
INVOCATION.....	88
LE GLAS.....	92
CHANT DE DÉPART DES JEUNES HOMMES D'AUJOUR- D'HUI.....	93

AILLEURS

ARMÉE.....	101
MAI EN SONGE.....	102
AUX NAVIRES.. ..	103
DEMAIN.....	105

POÈMES PARUS DANS DES REVUES

LES REFUGES :

<i>le vin</i>	109
<i>le lit</i>	111
<i>les routes</i>	112

LE SANG.....	113
L'INVITATION AU SOMMEIL.....	116
LE CHOC.....	118
MÉLODIE VESPÉRALE.....	121
LE SONGE DE L'AVENIR.....	123
LA MORT DU DERNIER FAUNE.....	124
PROLONGEMENTS.....	125
RYTHME D'AUTOMNE.....	127
A UNE DANSEUSE.....	128
ÉPITAPHE D'UNE PETITE MORTE.....	129
TOUS MES SOLEILS COUCHÉS.....	130
BALLADE D'EXTRÊME AUTOMNE.....	131
LA LOUANGE ÉTERNELLE.....	133
L'ÉPÉE.....	135
IDÉAL.....	136
PLUS HAUT !.....	137
ATHANAEL.....	138
CHERCHONS DIEU.....	144
CHANSON DE JOLIE FILLE.....	145
MUSIQUE AU TEMPLE MOUILLÉ.....	147
NOSTALGIE.....	150

POÈMES INÉDITS OU INACHEVÉS

ENTRE TOUTES.....	155
LA HAINE AMOUREUSE.....	156
CHANT POUR LA FEMME.....	157
JE TRAVAILLE PARFOIS.....	161
CRIS.....	162
UN CHANT D'AMOUR TRAINAIT.....	163
QUATRAIN.....	164

PAGES ANTHOLOGIQUES

LA CHANSON BALBUTIANTE

PROJETS.....	167
LE SOIR AU SEUIL.....	169
ALLÉGRESSE.....	170
DES AMANTS PARLENT.....	171
PARC MORT.....	173
BONHEUR !.....	174
EN UN MISSEL.....	175
ÉCOUTE LA CHANSON DU SOIR.....	176
O MORT PAISIBLE.....	180
LE SOIR EST CLOS.....	182
L'INFLEXION DES VIEUX AIRS.....	183
LE SILENCE ORGUEILLEUX.....	184
DOUCEUR D'ÊTRE POÈTE.....	186

VERS LA VIE. LE CHANT DES ROUTES
ET DES DÉROUTES

LES CHOSES MATERNELLES.....	187
ÀU VERBE.....	190
EN SOLILOQUE.....	191
FERME TES YEUX.....	193
AINSI S'ÉPANDAIT.....	195
L'HEURE FROLEUSE.....	196
BITUME.....	197
DÉTRESSES :	
<i>J'ai faim, j'ai froid.....</i>	199
<i>Seigneur ! je suis sans pain.....</i>	200
<i>Douceur de chanter en tes livres.....</i>	201

DES MAINS DANS L'OMBRE :

<i>Mon Dieu ! délivrez-moi.....</i>	202
<i>Seigneur ! mon Dieu !.....</i>	205
LÈVE TON FRONT.....	207
LA VIE RÉSONNE.....	208
LE JOUR EST FANÉ.....	209
FINAL.....	211

SONNETS INTÉRIEURS

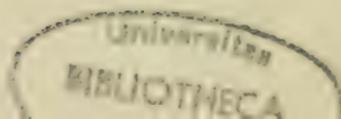
O CRAPAUD.....	214
ABDIQUE O ROI.....	215
LES MAUDITS :	
Arthur Rimbaud.....	216
Verlaine.....	217
Jules Laforgue.....	218
COMME J'APPAREILLAIS.....	219

LA LUMIÈRE NATALE

RENAISSANCE.....	222
LE POÈME DU VENT.....	223
NATURE :	
<i>O Nature, prends-moi.....</i>	227
<i>Puisque je trouve enfin.....</i>	228
INSTANTS DE FÊTE.....	229
NOTATIONS.....	230
AZUR.....	231
VISION.....	232
MORS.....	235
DÉDICACE.....	238

POÈMES DIVERS

LA JOIE.....	240
LA VOYAGEUSE.....	241
LA CIGALE.....	242
LIMINAIRE.....	243
LES MIROIRS.....	244
MUSIQUE.....	245
LE FAUNE.....	246
FORÊT.....	247
SI VIVRE EST BON.....	248
GRAVÉ SUR UN CHÈNE,.....	248
BONHEUR.....	249
LA VILLE.....	250
J'AIME... JE CROIS.....	250
CROQUIS D'ALSACE.....	251
ÉPITAPHE.....	252



NIORT, IMPRIMERIE NOUVELLE G. CLOUZOT

011 X 2 — 545

**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**

CE



a39003



003075123b

CE PQ 2607

.E86R4 1913

C00 DEUBEL, LEON REGNER.

ACC# 1233230

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ — PARIS - VI^e

Paraît le 1^{er} et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Épiloques (actualité) : Remy de Gourmont.

Les Poèmes : Georges Duhamel.

Les Romans : Rachilde.

Littérature : Jean de Gourmont.

Histoire : Edmond Barthélemy.

Philosophie : Georges Palante.

Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.

Sciences médicales : D^r Paul Voivenel.

Science sociale : Henri Mazel.

Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.

Archéologie, Voyages : Charles Merki.

Questions juridiques : José Thierry.

Questions militaires et maritimes : Jean Norel.

Questions coloniales : Carl Siger.

Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brien.

Les Revues : Charles-Henry Hirsch.

Les Journaux : R. de Bury.

Théâtre : Maurice Boissard.

Musique : Jean Marnold.

Art : Gustave Kahn.

Musées et Collections : Auguste Marguillier.

Chronique de Bruxelles : G. Eckhoud.

Chronique de la Suisse romande : René de Weck.

Lettres allemandes : Henri Albert.

Lettres anglaises : Henry-D. Davra.

Lettres italiennes : Giovanni Papin.

Lettres espagnoles : Marcel Robin.

Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.

Lettres américaines : Théodore Stanton.

Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.

Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.

Lettres néo-grecques : Démétrios Asteriotis.

Lettres roumaines : Marcel Montandon.

Lettres russes : Jean Chuzeville.

Lettres polonaises : Michel Mutermile.

Lettres néerlandaises : J.-L. Waic.

Lettres scandinaves : P.-G. La Chenaix, Fritiof Palmer.

Lettres tchèques : Janko Cadra.

La France jugée à l'Étranger : Luc Dubois.

Variétés : X...

La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.

La Curiosité : Jacques Daurelle.

Publications récentes : Mercure.

Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE

UN NUMÉRO.....	1.25
UN AN.....	25 fr.
SIX MOIS.....	14 »
TROIS MOIS.....	8 »

ÉTRANGER

UN NUMÉRO.....	1.5
UN AN.....	30 fr.
SIX MOIS.....	17 »
TROIS MOIS.....	10 »